

Simone de Beauvoir

Le Deuxième Sexe II

Exerpts from Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe II

Paris, Gallimard: 1947, Page numbers refer to folio edition.

1

On ne naît pas femme: on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un Autre.

13-14

...elle se tourne vers la mère : c'est la chair féminine douce, lisse, élastique qui suscite les désirs sexuels et ces désirs sont préhensifs; c'est d'une manière agressive que la fille, comme le garçon, embrasse sa mère, la palpe, la caresse; ils ont la même jalousie s'il naît un nouvel enfant; ils la manifestent par les mêmes conduites : colères, bouderie, troubles urinaires; ils recourent aux mêmes coquetteries pour capter l'amour des adultes. Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité: c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée.

14-15

C'est dans l'angoisse que l'homme éprouve son délaissement. Fuyant sa liberté, sa subjectivité, il voudrait se perdre au sein du Tout : c'est là l'origine de ses rêveries cosmiques et panthéistiques, de son désir d'oubli, de sommeil, d'extase, de mort. Il ne parvient jamais à abolir son moi séparé: du moins souhaite-t-il atteindre la solidité de l'en-soi, être pétrifié en chose; c'est singulièrement lorsqu'il est figé par le regard d'autrui qu'il s'apparaît comme un être. C'est dans cette perspective qu'il faut interpréter les conduites de l'enfant: sous une

forme charnelle, il découvre la finitude, la solitude, le délaissement dans un monde étranger; il essaie de compenser cette catastrophe en aliénant son existence dans une image dont autrui fondera la réalité et la valeur. Il semble que ce soit à partir du moment où il saisit son reflet dans les glaces-moment qui coïncide avec celui du sevrage-qu'il commence à affirmer son identité² : son moi se confond avec ce reflet si bien qu'il ne se forme qu'en s'aliénant.

17

C'est ici que les petites filles vont d'abord apparaître comme privilégiées. Un second sevrage, moins brutal, plus lent que le premier, soustrait le corps de la mère aux étreintes de l'enfant; mais c'est aux garçons surtout qu'on refuse peu à peu baisers et caresses; quant à la fillette, on continue à la cajoler, on lui permet de vivre dans les jupes de sa mère, le père la prend sur ses genoux et flatte ses cheveux; on l'habille avec des robes douces comme des baisers, on est indulgent à ses larmes et à ses caprices, on la coiffe avec soin, on s'amuse de ses mines et de ses coquetteries: des contacts charnels et des regards complaisants la protègent contre l'angoisse de la solitude. Au petit garçon, au contraire, on va interdire même la coquetterie; ses manoeuvres de séduction, ses comédies agacent. «Un homme ne demande pas qu'on l'embrasse... Un homme ne se regarde pas dans les glaces... Un homme ne pleure pas», lui dit-on. On veut qu'il soit «un petit homme»; c'est en s'affranchissant des adultes qu'il obtiendra leur suffrage. Il plaira en ne paraissant pas chercher à plaire.

18-19

Des femmes moins effrontées donnent cependant un nom d'amitié au sexe du petit garçon, elles lui en parlent comme d'une petite personne qui est à la fois lui-même et autre que lui-même; elles en font, selon le mot déjà cité, «un alter ego d'habitude plus rusé, plus intelligent et plus adroit que l'individu³ ». Anatomiquement, le pénis est tout à fait apte à remplir ce rôle; détaché du corps, il apparaît comme un petit jouet naturel, une sorte de poupée. On valorisera donc l'enfant en valorisant son double. Un père me racontait qu'un de ses fils à l'âge de trois ans urinait encore assis; entouré de soeurs et de cousines, c'était un enfant timide et triste; un jour son père l'emmena avec lui aux W.-C. en lui disant: «Je vais te montrer comment font les hommes.» Désormais l'enfant, tout fier d'uriner debout, méprisa les filles «qui pissent par un trou»; son dédain venait originellement non du fait qu'il leur manquait un organe, mais de ce qu'elles n'avaient pas été comme lui distinguées et initiées

par le père. Ainsi, bien loin que le pénis se découvre comme un privilège immédiat d'où le garçon tirerait un sentiment de supériorité, sa valorisation apparaît au contraire comme une compensation-inventée par les adultes et ardemment acceptée par l'enfant-aux duretés du dernier sevrage: par là, il est défendu contre le regret de ne plus être un nourrisson, de ne pas être une fille. Par la suite il incarnera dans son sexe sa transcendance et sa souveraineté orgueilleuse⁴ .

Le sort de la fillette est très différent. Mères et nourrices n'ont pas pour ses parties génitales de révérence ni de tendresse; elles n'attirent pas son attention sur cet organe secret, dont on ne voit que l'enveloppe et qui ne se laisse pas empoigner; en un sens, elle n'a pas de sexe. Elle n'éprouve pas cette absence comme un manque; son corps est évidemment pour elle une plénitude; mais elle se trouve située dans le monde d'une autre manière que le garçon; et un ensemble de facteurs peut transformer à ses yeux cette différence en une infériorité.

21

...le pénis se laisse manipuler, à travers lui on peut agir, ce qui est un des profonds intérêts de l'enfant... Il semble aux fillettes que le garçon, ayant le droit de toucher son pénis, peut s'en servir comme d'un jouet tandis que leurs organes à elles sont tabous.

26

Et Adler a insisté justement sur le fait que c'est la valorisation effectuée par les parents et l'entourage qui donne au garçon le prestige dont le pénis devient l'explication et le symbole aux yeux de la petite fille. On considère son frère comme supérieur; lui-même s'enorgueillit de sa virilité; alors elle l'envie et se sent frustrée.

26-7

Le grand privilège que le garçon en tire c'est que, doué d'un organe qui se laisse voir et saisir, il peut au moins partiellement s'y aliéner. Le mystère de son corps, ses menaces, il les projette hors de lui, ce qui lui permet de les tenir à distance...

27-8

Elle a un extrême souci de tout ce qui se passe au-dedans d'elle, elle est dès le départ beaucoup plus opaque à ses propres yeux, plus profondément investie par le trouble mystère de la vie, que le mâle. Du fait qu'il a un alter ego dans lequel il se reconnaît, le petit garçon peut hardiment assumer sa subjectivité; l'objet même dans lequel il s'aliène devient un symbole d'autonomie, de transcendance, de puissance: il mesure la longueur de son pénis; il compare avec ses camarades celle du jet urinaire; plus tard, l'érection, l'éjaculation seront sources de satisfaction et de défi. La petite fille cependant ne peut s'incarner dans aucune partie d'elle-même. En compensation on lui met entre les mains, afin qu'il remplisse auprès d'elle le rôle d'alter ego, un objet étranger : une poupée.

27-28

La grande différence c'est que, d'une part, la poupée représente le corps dans sa totalité et que, d'autre part, elle est une chose passive. Par là, la fillette sera encouragée à s'aliéner dans sa personne tout entière et à considérer celle-ci comme un donné inerte. Tandis que le garçon se recherche dans le pénis en tant que sujet autonome, la fillette dorlote sa poupée et la pare comme elle rêve d'être parée et dorlotée; inversement, elle se pense elle-même comme une merveilleuse poupée⁵.

29

En vérité, l'influence de l'éducation et de l'entourage est ici immense. Tous les enfants essaient de compenser la séparation du sevrage par des conduites de séduction et de parade; on oblige le garçon à dépasser ce stade, on le délivre de son narcissisme en le fixant sur son pénis; tandis que la fillette est confirmée dans cette tendance à se faire objet qui est commune à tous les enfants. La poupée l'y aide, mais elle n'a pas non plus un rôle déterminant; le garçon aussi peut chérir un ours, un polichinelle en qui il se projette; c'est dans la forme globale de leur vie que chaque facteur : pénis, poupée, prend son poids.

Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme «féminine» est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là

une donnée biologique; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société. L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose.

30

C'est en faisant qu'il se fait être, d'un seul mouvement. Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son «être-autre»; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté; ainsi se noue un cercle vicieux; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet;

30

...les femmes élevées par un homme échappent en grande partie aux tares de la féminité.

30-31

Il y aura toujours des tantes, des grand-mères, des cousines pour contrebalancer l'influence du père. Normalement, le rôle qui lui est assigné à l'égard de ses filles est secondaire. Une des malédictions qui pèse sur la femme-Michelet l'a justement signalée- c'est que, dans son enfance, elle est abandonnée aux mains des femmes. Le garçon aussi est d'abord élevé par sa mère; mais elle a du respect pour sa virilité et il lui échappe très vite⁶; tandis qu'elle entend intégrer la fille au monde féminin.

On verra, plus loin, combien les rapports de la mère à la fille sont complexes: la fille est pour la mère à la fois son double et une autre, à la fois la mère la chérit impérieusement et elle lui est hostile; elle impose à l'enfant sa propre destinée: c'est une manière de revendiquer orgueilleusement sa féminité, et une manière aussi de s'en venger.

32

... on l'engage à devenir, comme ses aînées, une servante et une idole. Aujourd'hui, grâce aux conquêtes du féminisme, il devient de plus en plus normal de l'encourager à faire des études, à s'adonner aux sports; mais on lui pardonne plus volontiers qu'au garçon d'y mal réussir; on lui rend plus difficile la réussite en exigeant d'elle un autre genre d'accomplissement: du moins veut-on qu'elle soit aussi une femme, qu'elle ne perde pas sa féminité.

32

...elle se confie à sa poupée, elle l'éduque, affirme sur elle son autorité souveraine, parfois même, elle lui arrache les bras, la bat, la torture:

33

Là, non plus, il n'y a aucun «instinct maternel» inné et mystérieux.

33

Sa «vocation» lui est impérieusement dictée.

36

...si, plus tard, ils dénichent les oeufs, piétinent les jeunes plantes, s'ils détruisent autour d'eux la vie avec une espèce de rage, c'est qu'ils se vengent de n'être pas capables de la faire éclore; tandis que la petite fille s'enchant de la créer un jour.

36

... elle est alors précocement intégrée à l'univers du sérieux;

37

Cette solidarité est possible du fait qu'il n'y a pas de l'enfant à la ménagère une distance considérable.

37

...elle n'accepte pas sans regret le destin qui lui est assigné;

38

La fillette à qui ces exploits sont interdits et qui, assise au pied d'un arbre ou d'un rocher, voit au-dessus d'elle les garçons triomphants s'éprouve corps et âme comme inférieure.

38

...mais quand ses fréquentations, ses études, ses jeux, ses lectures l'arrachent au cercle maternel, elle comprend que ce ne sont pas les femmes, mais les hommes qui sont les maîtres du monde. C'est cette révélation-bien plus que la découverte du pénis-qui modifie impérieusement la conscience qu'elle prend d'elle-même.

39

La vie du père est entourée d'un mystérieux prestige: les heures qu'il passe à la maison, la pièce où il travaille, les objets qui l'entourent, ses occupations, ses manies ont un caractère sacré. C'est lui qui nourrit la famille, il en est le responsable et le chef. Habituellement il travaille dehors et c'est à travers lui que la maison communique avec le reste du monde: il est l'incarnation de ce monde aventureux, immense, difficile et merveilleux; il est la transcendance, il est Dieu⁷. C'est là ce qu'éprouve charnellement l'enfant dans la puissance des bras qui la soulèvent, dans la force de ce corps contre lequel

elle se blottit. Par lui, la mère se trouve détrônée comme jadis Isis par Râ et la Terre par le Soleil. Mais la situation de l'enfant est alors profondément changée: elle était appelée à devenir un jour une femme semblable à sa toute-puissante mère-elle ne sera jamais le père souverain; le lien qui l'attachait à sa mère était une active émulation-du père elle ne peut qu'attendre passivement une valorisation. Le garçon saisit la supériorité paternelle à travers un sentiment de rivalité: tandis que la fillette la subit avec une admiration impuissante.

40

...tous les hommes participent normalement au prestige viril;

40

Tout contribue à confirmer aux yeux de la fillette cette hiérarchie. Sa culture historique, littéraire, les chansons, les légendes dont on la berce sont une exaltation de l'homme.

41

...c'est à travers les yeux des hommes que la fillette explore le monde et y déchiffre son destin.

42

Dans les romans d'aventures ce sont les garçons qui font le tour du monde, qui voyagent comme marins sur des bateaux, qui se nourrissent dans la jungle du fruit de l'arbre à pain. Tous les événements importants arrivent par les hommes. La réalité confirme ces romans et ces légendes. Si la fillette lit les journaux, si elle écoute la conversation des grandes personnes, elle constate qu'aujourd'hui comme autrefois les hommes mènent le monde. Les chefs d'État, les généraux, les explorateurs, les musiciens, les peintres qu'elle admire sont des hommes; ce sont des hommes qui font battre son coeur d'enthousiasme.

Ce prestige se reflète dans le monde surnaturel. Généralement, par suite du rôle que joue la religion dans la vie des femmes, la petite fille qui est plus que son frère dominée par

la mère subit aussi davantage les influences religieuses. Or, dans les religions occidentales, Dieu le Père est un homme...

44

...c'est que l'amour féminin est une des formes de l'expérience dans laquelle une conscience se fait objet pour un être qui la transcende; et ce sont aussi ces délices passives que la jeune dévote goûte dans l'ombre de l'église.

Prostrée, le visage enfoui entre ses mains, elle connaît le miracle du renoncement: à genoux elle monte au ciel; son abandon aux bras de Dieu lui assure une Assomption capitonnée de nuages et d'anges. C'est sur cette merveilleuse expérience qu'elle calque son avenir terrestre. L'enfant peut aussi le découvrir par beaucoup d'autres chemins: tout l'invite à s'abandonner en rêve aux bras des hommes pour être transportée dans un ciel de gloire. Elle apprend que pour être heureuse il faut être aimée; pour être aimée, il faut attendre l'amour. La femme c'est la Belle au bois dormant, Peau d'Ane, Cendrillon, Blanche Neige, celle qui reçoit et subit. Dans les chansons, dans les contes, on voit le jeune homme partir aventureusement à la recherche de la femme; il pourfend des dragons, il combat des géants; elle est enfermée dans une tour, un palais, un jardin, une caverne, enchaînée à un rocher, captive, endormie: elle attend. Un jour mon prince viendra... Some day he'll come along, the man I love... les refrains populaires lui insufflent des rêves de patience et d'espoir.

45

La suprême nécessité pour la femme, c'est de charmer un coeur masculin; même intrépides, aventureuses, c'est la récompense à laquelle toutes les héroïnes aspirent; et le plus souvent il ne leur est demandé d'autre vertu que leur beauté. On comprend que le souci de son apparence physique puisse devenir pour la fillette une véritable obsession; princesses ou bergères, il faut toujours être jolie pour conquérir l'amour et le bonheur; la laideur est cruellement associée à la méchanceté et on ne sait trop quand on voit les malheurs qui fondent sur les laides si ce sont leurs crimes ou leur disgrâce que le destin punit.

45

...elle se complaît à un masochisme qui lui promet de suprêmes conquêtes. Sainte Blandine, blanche et sanglante entre les griffes des lions, Blanche Neige gisant comme une morte dans un cercueil de verre, la Belle endormie, Atala évanouie, toute une cohorte de tendres héroïnes meurtries, passives, blessées, agenouillées, humiliées, enseignent à leur jeune soeur le fascinant prestige de la beauté martyrisée, abandonnée, résignée. Il n'est pas étonnant, tandis que son frère joue au héros, que la fillette joue si volontiers à la martyre :

48

Jeux et rêves orientent la fillette vers la passivité; mais elle est un être humain avant que de devenir une femme; et déjà elle sait que s'accepter comme femme c'est se démettre et se mutiler; si la démission est tentante, la mutilation est odieuse. L'Homme, l'Amour sont encore bien loin dans les brumes de l'avenir; au présent, la petite fille cherche comme ses frères l'activité, l'autonomie.

49

...victime elle [la mère, sic.] est méprisée, mégère, détestée; son destin apparaît comme le prototype de la fade répétition...

50

...tous les garçons-tel Platon jadis-déclarent qu'ils auraient horreur d'être des filles; presque toutes les filles se désolent de ne pas être des garçons. D'après les statistiques rapportées par Havelock Ellis, un garçon sur cent souhaitait être une fille; plus de 75% des filles eussent préféré changer de sexe.

51

En elles l'exubérance de la vie est barrée, leur vigueur inemployée retombe en nervosité;

52

...elles cherchent à briser leurs liens avec la mère : tantôt elles lui sont hostiles, tantôt elles gardent un besoin aigu de sa protection;

52

Fantasmes, comédies, puérides tragédies, faux enthousiasmes, bizarreries, il en faut chercher la raison non dans une mystérieuse âme féminine mais dans la situation de l'enfant. C'est une étrange expérience pour un individu qui s'éprouve comme sujet, autonomie, transcendance, comme un absolu, de découvrir en soi à titre d'essence donnée l'infériorité: c'est une étrange expérience pour celui qui se pose pour soi comme l'Un d'être révélé à soi-même comme altérité. C'est là ce qu'il arrive à la petite fille quand faisant l'apprentissage du monde elle s'y saisit comme une femme. La sphère à laquelle elle appartient est de partout enfermée, limitée, dominée par l'univers mâle: si haut qu'elle se hisse, si loin qu'elle s'aventure, il y aura toujours un plafond au-dessus de sa tête, des murs qui barreront son chemin. Les dieux de l'homme sont dans un ciel si lointain qu'en vérité, pour lui, il n'y a pas de dieux: la petite fille vit parmi des dieux à face humaine.

53 Parce qu'elle est femme, la fillette sait que la mer et les pôles, que mille aventures, mille joies lui sont défendues: elle est née du mauvais côté. La grande différence, c'est que les Noirs subissent leur sort dans la révolte: aucun privilège n'en compense la dureté; tandis que la femme est invitée à la complicité. J'ai rappelé déjà qu'à côté de l'authentique revendication du sujet qui se veut souveraine liberté, il y a chez l'existant un désir inauthentique de démission et de fuite; ce sont les délices de la passivité que parents et éducateurs, livres et mythes, femmes et hommes font miroiter aux yeux de la petite fille; dans sa toute petite enfance, on lui apprend déjà à les goûter; la tentation se fait de plus en plus insidieuse; et elle y cède d'autant plus fatalement que l'élan de sa transcendance se heurte à de plus sévères résistances. Mais en acceptant sa passivité, elle accepte aussi de subir sans résistance un destin qui va lui être imposé du dehors, et cette fatalité l'effraie. Qu'il soit ambitieux, étourdi ou timide, c'est vers un avenir ouvert que s'élance le jeune garçon; il sera marin ou ingénieur, il restera aux champs ou il partira pour la ville, il verra le monde, il deviendra riche; il se sent libre en face d'un avenir où l'attendent des chances imprévues. La fillette sera épouse, mère, grand-mère; elle tiendra sa maison exactement comme le fait sa mère, elle soignera ses enfants comme elle a été soignée: elle a douze ans et déjà son histoire est inscrite au ciel;

53-54

...elle est curieuse mais effrayée quand elle évoque cette vie dont toutes les étapes sont d'avance prévues et vers laquelle l'achemine inéluctablement chaque journée.

C'est pourquoi, beaucoup plus encore que ses frères, la fillette est préoccupée par les mystères sexuels; certes, ils s'y intéressent eux aussi passionnément; mais, dans leur avenir, leur rôle de mari, de père n'est pas celui dont ils se soucient le plus; dans le mariage, dans la maternité, c'est toute la destinée de la petite fille qui est mise en question; et, dès qu'elle commence à en pressentir les secrets, son corps lui apparaît comme odieusement menacé. La magie de la maternité s'est dissipée: qu'elle ait été renseignée plus ou moins tôt, de manière plus ou moins cohérente, elle sait que l'enfant n'apparaît pas par hasard dans le ventre maternel et que ce n'est pas un coup de baguette qui l'en fait sortir; elle s'interroge avec angoisse. Souvent, il ne lui semble plus merveilleux mais horrible qu'un corps parasite doive proliférer à l'intérieur de son corps; l'idée de cette monstrueuse enflure l'épouvante. Et comment le bébé sortira-t-il? Même si on ne lui a jamais parlé des cris et des souffrances de la maternité, elle a surpris des propos, elle a lu les mots bibliques : «Tu enfanteras dans la douleur»; elle pressent des tortures qu'elle ne saurait pas même imaginer; elle invente d'étranges opérations dans la région du nombril; si elle suppose que le fœtus sera expulsé par l'anus, elle n'en est pas plus rassurée: on a vu des fillettes faire des crises de constipation névrotique quand elles ont cru découvrir le processus de la naissance. Des explications exactes ne seront pas d'un grand secours: les images d'enflure, de déchirure, d'hémorragie vont la hanter.

55

...les enfants supposent volontiers que l'homme urine dans la femme. L'opération sexuelle est pensée comme sale. C'est là ce qui bouleverse l'enfant pour qui les choses «sales» ont été entourées des plus sévères tabous:

57

Comment passer de l'image de gens habillés et dignes, ces gens qui enseignent la décence, la réserve, la raison, à celle de deux bêtes nues qui s'affrontent? Il y a là une contestation des adultes par eux-mêmes qui ébranle leur piédestal, qui enténébre le ciel.

57

Ce qui augmente l'angoisse de la fillette, c'est qu'elle ne réussit pas à cerner exactement les contours de l'équivoque malédiction qui pèse sur elle. Les renseignements obtenus sont incohérents, les livres contradictoires; même les exposés techniques ne dissipent pas l'ombre épaisse; cent questions se posent:

60

Il faut dire que même un enseignement cohérent ne résoudrait pas le problème; malgré toute la bonne volonté des parents et des maîtres, on ne saurait mettre en mots et en concepts l'expérience érotique; on ne la comprend qu'en la vivant;

60

Tant que manque l'intuition du trouble et du désir qui donne à la fonction érotique son sens et son unité, les différents éléments en semblent choquants, monstrueux.

60-61

Peur de l'accouchement, peur du sexe mâle, peur des «crises» qui menacent les gens mariés, dégoût pour des pratiques sales, dérision à l'égard de gestes dénués de toute signification, tout cela amène souvent la fillette à déclarer : «Je ne me marierai jamais9 .»

61

Et cependant la métamorphose s'opère. La fillette n'en connaît pas elle-même le sens, mais elle se rend compte que, dans ses rapports avec le monde et avec son propre corps, quelque chose est en train de changer subtilement: elle est sensible à des contacts, à des

goûts, à des odeurs qui la laissaient naguère indifférente; il passe dans sa tête des images baroques; dans les glaces elle se reconnaît mal;

63

Ce qui se passe dans cette trouble période, c'est que le corps enfantin devient un corps de femme et se fait chair. Sauf en cas de déficience glandulaire où le sujet demeure fixé au stade infantile s'ouvre vers douze ou treize ans la crise de la puberté¹⁰. Cette crise commence beaucoup plus tôt pour la fille que pour le garçon et elle amène des changements beaucoup plus importants.

64

mais une étrange matière, mouvante, incertaine, au coeur de laquelle d'impures alchimies s'élaborent. Elle est habituée à une chevelure qui se déploie avec la tranquillité d'un écheveau de soie; mais cette végétation neuve sous ses aisselles, au bas de son ventre, la métamorphose en bête ou en algue. Qu'elle soit plus ou moins avertie, elle pressent dans ces changements une finalité qui l'arrache à elle-même; la voilà jetée dans un cycle vital qui déborde le moment de sa propre existence, elle devine une dépendance qui la voue à l'homme, à l'enfant, au tombeau. Par eux-mêmes, les seins apparaissent comme une prolifération inutile, indiscreète.

65

...ce corps que la petite fille confondait avec soi lui apparaît comme chair;

65

...mais je n'oublierai jamais le choc ressenti soudain à me voir vue.» La fillette sent que son corps lui échappe, il n'est plus la claire expression de son individualité; il lui devient étranger; et, au même moment, elle est saisie par autrui comme une chose: dans la rue, on la suit des yeux, on commente son anatomie; elle voudrait se rendre invisible; elle a peur de devenir chair et peur de montrer sa chair.

Ce dégoût se traduit en quantité de jeunes filles par la volonté de maigrir :

67 Elle vivait presque toujours dans l'obscurité tant il lui était intolérable d'être vue ou même visible.

68

Sa première menstruation la lui révèle et les sentiments de honte apparaissent. S'ils existaient déjà, ils se confirment et s'exagèrent à partir de ce moment. Tous les témoignages concordent: que l'enfant ait été ou non avertie, l'événement lui apparaît toujours comme répugnant et humiliant.

69

D'après Klein et l'école psychanalytique anglaise, le sang manifesterait à ses yeux une blessure des organes internes. Même si des avis prudents lui épargnent de trop vives angoisses, elle a honte, elle se sent sale : elle se précipite aux lavabos, elle tâche de laver ou de cacher son linge souillé. On trouve de cette expérience un récit typique dans le livre de Colette Audry, Aux yeux du souvenir :

70

Même les paysannes qu'on pourrait croire endurcies par la connaissance qu'elles ont des plus rudes aspects de la vie animale ressentent avec horreur cette malédiction du fait que dans les campagnes la menstruation a encore un caractère tabou:

71

...la plupart ne donnent pas à l'enfant des éclaircissements suffisants et celle-ci demeure pleine d'anxiété devant l'état nouveau que la première crise menstruelle inaugure:

72

...chaque fois la jeune fille retrouve le même dégoût devant cette odeur fade et croupie qui monte d'elle-même-odeur de marécage, de violettes fanées...

73

Plus la jeune fille éprouve de la répulsion pour cette tare féminine, plus elle est obligée d'y penser avec vigilance pour ne pas s'exposer à l'affreuse humiliation d'un accident ou d'une confidence.

75

...la puberté prend dans les deux sexes une signification radicalement autre parce que ce n'est pas un même avenir qu'elle leur annonce.

75

L'un symbolise la virilité, l'autre la féminité: c'est parce que la féminité signifie altérité et infériorité que sa révélation est accueillie avec scandale.

76

les règles inspirent à l'adolescente de l'horreur parce qu'elles la précipitent dans une catégorie inférieure et mutilée. Ce sentiment de déchéance pèsera lourdement sur elle. Elle garderait l'orgueil de son corps saignant si elle ne perdait pas sa fierté d'être humain. Et si elle réussit à préserver celle-ci, elle ressentira bien moins vivement l'humiliation de sa chair: la jeune fille qui dans des activités sportives, sociales, intellectuelles, mystiques, s'ouvre les chemins de la transcendance ne verra pas dans sa spécification une mutilation, et elle la surmontera facilement. Si vers cette époque la jeune fille développe si souvent des psychoses c'est qu'elle se sent sans défense devant une sourde fatalité qui la condamne à d'inimaginables épreuves; sa féminité signifie à ses yeux maladie, souffrance, mort et elle se fascine sur ce destin.

78

Ce désir d'une opération-et en particulier de l'ablation de l'appendice-se rencontre souvent à cet âge; les jeunes filles expriment ainsi leur peur du viol, de la grossesse, de l'accouchement. Elles sentent dans leur ventre d'obscur menaces et elles espèrent que le chirurgien les sauvera de ce danger inconnu qui les guette.

79

La sensibilité des zones érogènes se développe et celles-ci sont chez la femme si nombreuses qu'on peut considérer tout son corps comme érogène:

82 Au contraire, la vie sexuelle de la fillette a toujours été clandestine;

83

«C'est horrible l'idée d'être percée par un homme», me disait un jour une jeune fille. Ce n'est pas la peur du membre viril qui engendre l'horreur de l'homme, mais elle en est la confirmation et le symbole, l'idée de pénétration prend son sens obscène et humiliant à l'intérieur d'une forme plus générale, dont elle est en retour un élément essentiel.

83

Elle se met à éprouver pour son père un certain dégoût elle ne peut plus supporter l'odeur de son tabac, elle déteste entrer après lui dans la salle de bains; même si elle continue à le chérir, cette répulsion physique est fréquente;

88

Aucune éducation ne peut empêcher la fillette de prendre conscience de son corps et de rêver sur son destin; tout au plus, peut-on lui imposer de stricts refoulements qui pèseront par la suite sur toute sa vie sexuelle. Ce qui serait souhaitable, c'est qu'on lui apprit, au contraire, à s'accepter sans complaisance et sans honte.

On comprend, maintenant, quel drame déchire l'adolescente au moment de la puberté: elle ne peut devenir «une grande personne» sans accepter sa féminité; elle savait déjà que

son sexe la condamnait à une existence mutilée et figée; elle le découvre à présent sous la figure d'une maladie impure et d'un crime obscur. Son infériorité n'était d'abord saisie que comme une privation: l'absence de pénis s'est convertie en souillure et en faute. C'est blessée, honteuse, inquiète, coupable, qu'elle s'achemine vers l'avenir.

89-94

D'une manière plus ou moins déguisée, sa jeunesse se consume dans l'attente. Elle attend l'Homme.

Certes, l'adolescent aussi rêve à la femme, il la désire mais elle ne sera jamais qu'un élément de sa vie: elle ne résume pas son destin; depuis l'enfance, la fillette, qu'elle souhaitât se réaliser comme femme ou surmonter les bornes de sa féminité, a attendu du mâle accomplissement et évasion; il a le visage éblouissant de Persée, de saint Georges; il est libérateur; il est aussi riche et puissant, il détient les clés du bonheur, il est le Prince Charmant. Elle pressent que, sous ses caresses, elle se sentira emportée par le grand courant de la vie comme au temps où elle reposait dans le giron maternel; soumise à sa douce autorité, elle retrouvera la même sécurité qu'entre les bras de son père la magie des étreintes et des regards la pétrifiera de nouveau en idole. Elle a toujours été convaincue de la supériorité virile; ce prestige des mâles n'est pas un puéril mirage; il a des bases économiques et sociales; les hommes sont bel et bien les maîtres du monde; tout persuade l'adolescente qu'il est de son intérêt de se faire leur vassale; ses parents l'y engagent; le père est fier des succès remportés par sa fille, la mère y voit les promesses d'un avenir prospère; les camarades envient et admirent celle d'entre elles qui recueille le plus d'hommages masculins; dans les collèges américains, le standard d'une étudiante est mesuré par le nombre de «date» qu'elle cumule. Le mariage est non seulement une carrière honorable et moins fatigante que beaucoup d'autres: seul, il permet à la femme d'accéder à son intégrale dignité sociale et de se réaliser sexuellement comme amante et mère. C'est sous cette figure que son entourage envisage son avenir et qu'elle l'envisage elle-même. On admet unanimement que la conquête d'un mari-ou en certains cas d'un protecteur - est pour elle la plus importante des entreprises. Dans l'homme s'incarne à ses yeux l'Autre, comme pour l'homme il s'incarne en elle: mais cet Autre lui apparaît sur le mode de l'essentiel et elle se saisit en face de lui comme l'inessentiel. Elle s'affranchira du foyer de ses parents, de

l'emprise maternelle, elle s'ouvrira l'avenir non par une active conquête mais en se remettant passive et docile entre les mains d'un nouveau maître.

On a prétendu souvent que, si elle se résignait à cette démission, c'est que physiquement et moralement elle devient alors inférieure aux garçons et incapable de rivaliser avec eux: renonçant à une vaine compétition, elle s'en remettrait à un membre de la caste supérieure du soin d'assurer son bonheur. En vérité, ce n'est pas d'une infériorité donnée que vient son humilité: celle-ci, au contraire, engendre toutes ses insuffisances; elle a sa source dans le passé de l'adolescente, dans la société qui l'entoure et précisément dans cet avenir qui lui est proposé.

Certes, la puberté transforme le corps de la jeune fille. Il est plus fragile que naguère; les organes féminins sont vulnérables, leur fonctionnement délicat; insolites et gênants les seins sont un fardeau; dans les exercices violents ils rappellent leur présence, ils frémissent, ils font mal. Dorénavant, la force musculaire, l'endurance, l'agilité de la femme sont inférieures à celle de l'homme. Le déséquilibre des sécrétions hormonales crée une instabilité nerveuse et vaso-motrice. La crise menstruelle est douloureuse: maux de tête, courbatures, douleurs de ventre rendent pénibles ou même impossibles les activités normales; à ces malaises s'ajoutent souvent des troubles psychiques; nerveuse, irritable, il est fréquent que la femme traverse chaque mois un état de semi-aliénation; le contrôle du système nerveux et du système sympathique par les centres n'est plus assuré; les troubles de la circulation, certaines auto-intoxications font du corps un écran qui s'interpose entre la femme et le monde, un brouillard brûlant qui pèse sur elle, l'étouffe et la sépare: à travers cette chair dolente et passive, l'univers entier est un fardeau trop lourd. Oppressée, submergée, elle devient étrangère à elle-même du fait qu'elle est étrangère au reste du monde. Les synthèses se désagrègent, les instants ne sont plus liés, autrui n'est plus reconnu que par une reconnaissance abstraite; et si le raisonnement et la logique demeurent intacts comme dans les délires mélancoliques, ils sont mis au service des évidences passionnelles qui éclatent au sein du désarroi organique. Ces faits sont extrêmement importants: mais c'est par sa manière d'en prendre conscience que la femme leur donne leur poids.

C'est vers treize ans que les garçons font un véritable apprentissage, de la violence, que se développent leur agressivité, leur volonté de puissance, leur goût du défi c'est justement

à ce moment que la fillette renonce aux jeux brutaux. Des sports lui restent accessibles; mais le sport qui est spécialisation, soumission à des règles artificielles n'offre pas l'équivalent d'un recours spontané et habituel à la force; il se situe en marge de la vie; il ne renseigne pas sur le monde et sur soi-même aussi intimement qu'un combat désordonné, une escalade imprévue. La sportive n'éprouve jamais l'orgueil conquérant d'un garçon qui a fait toucher les épaules à un camarade. D'ailleurs, en beaucoup de pays, la plupart des jeunes filles n'ont aucun entraînement sportif; comme les bagarres, les escalades leur sont défendues, elles ne font que subir leur corps passivement; bien plus nettement que dans le premier âge, il leur faut renoncer à émerger par-delà le monde donné, à s'affirmer au-dessus du reste de l'humanité : il leur est interdit d'explorer, d'oser, de reculer les limites du possible. En particulier, l'attitude du défi si importante chez les jeunes gens leur est à peu près inconnue; certes, les femmes se comparent, mais le défi est autre chose que ces confrontations passives: deux libertés s'affrontent en tant qu'ayant sur le monde une emprise dont elles prétendent repousser les bornes; grimper plus haut qu'un camarade, faire plier un bras, c'est affirmer sa souveraineté sur toute la terre. Ces conduites conquérantes ne sont pas permises à la jeune fille, en particulier la violence ne lui est pas permise. Sans doute, dans l'univers des adultes la force brutale ne joue pas, en périodes normales, un grand rôle; mais, cependant, elle le hante; nombreuses sont les conduites masculines qui s'enlèvent sur un fond de violence possible-à chaque coin de rue, des querelles s'ébauchent; la plupart du temps elles avortent; mais il suffit à l'homme d'éprouver dans ses poings sa volonté d'affirmation de soi pour qu'il se sente confirmé dans sa souveraineté. Contre tout affront, toute tentative pour le réduire en objet, le mâle a le recours de frapper, de s'exposer aux coups: il ne se laisse pas transcender par autrui, il se retrouve au coeur de sa subjectivité. La violence est l'épreuve authentique de l'adhésion de chacun à soi-même, à ses passions, à sa propre volonté; la refuser radicalement, c'est se refuser toute vérité objective, c'est s'enfermer dans une subjectivité abstraite; une colère, une révolte qui ne passent pas dans les muscles demeurent imaginaires. C'est une terrible frustration que de ne pas pouvoir inscrire les mouvements de son coeur sur la face de la terre. Dans le sud des États-Unis, il est rigoureusement impossible à un Noir d'user de violence à l'égard des Blancs; c'est cette consigne qui est la clé de la mystérieuse «âme noire»; la façon dont le Noir s'éprouve dans le monde blanc, les conduites par lesquelles il s'y ajuste, les compensations qu'il cherche, toute sa manière de sentir et d'agir s'expliquent à partir de la passivité à laquelle il est condamné. Pendant l'occupation, les Français qui avaient décidé de ne pas se laisser aller à des gestes violents contre les occupants même en cas de provocation-(que ce

fût par prudence égoïste ou parce qu'ils avaient des devoirs exigeants)-sentaient leur situation dans le monde profondément bouleversée-il dépendait du caprice d'autrui qu'ils fussent changés en objets, leur subjectivité n'avait plus le moyen de s'exprimer concrètement, elle n'était qu'un phénomène secondaire. Ainsi, l'univers a un tout autre visage pour l'adolescent à qui il est permis de témoigner impérieusement de lui-même et pour l'adolescente dont les sentiments sont privés d'efficacité immédiate; l'un remet sans cesse le monde en question, il peut, à chaque instant s'insurger contre le donné et il a donc l'impression quand il l'accepte de le confirmer activement; l'autre ne fait que le subir; le monde se définit sans elle et il a une figure immuable. Cette impuissance physique se traduit par une timidité plus générale-elle ne croit pas à une force qu'elle n'a pas expérimentée dans son corps; elle n'ose pas entreprendre, se révolter, inventer: vouée à la docilité, à résignation, elle ne peut qu'accepter dans la société une place toute faite. Elle prend l'ordre des choses comme donné.

94

C'est par l'attitude psychique qu'elle suscite que la servitude menstruelle constitue un lourd handicap.

95 C'est en grande partie l'angoisse d'être femme qui ronge le corps féminin.

On voit que si la situation biologique de la femme constitue pour elle un handicap, c'est à cause de la perspective dans laquelle elle est saisie. La fragilité nerveuse, l'instabilité vasomotrice, quand elles ne deviennent pas pathologiques, ne lui interdisent aucun métier: entre les mâles eux-mêmes, il y a une grande diversité de tempéraments. Une indisposition d'un ou deux jours par mois, même douloureuse, n'est pas non plus un obstacle; en fait quantité de femmes s'en accommodent et singulièrement celles que la «malédiction» mensuelle pourrait gêner davantage: sportives, voyageuses, femmes exerçant de durs métiers.

96

Il reste que sa faiblesse physique ne permet pas à la femme de connaître les leçons de la violence:

C'est dans l'ensemble d'une situation qui lui laisse bien peu de débouchés que ces singularités prennent leur valeur et non pas immédiatement mais en confirmant le complexe d'infériorité qui a été développé en elle par son enfance.

C'est aussi ce complexe qui va peser sur ses accomplissements intellectuels. On a souvent remarqué qu'à partir de la puberté, la jeune fille dans les domaines intellectuels et artistiques perd du terrain.

La mère-on le verra-est sourdement hostile à l'affranchissement de sa fille et, plus ou moins délibérément, elle s'applique à la brimer; on respecte l'effort que fait l'adolescent pour devenir un homme et déjà on lui reconnaît une grande liberté. On exige de la jeune fille qu'elle reste à la maison, on surveille ses sorties: on ne l'encourage aucunement à prendre elle-même en main ses amusements, ses plaisirs. Il est rare de voir des femmes organiser seules une longue randonnée, un voyage à pied ou à bicyclette ou s'adonner à un jeu tel que le billard, les boules, etc. Outre un manque d'initiative qui vient de leur éducation, les moeurs leur rendent l'indépendance difficile.

marcher à grands pas, chanter, parler fort, rire haut, manger une pomme, c'est une provocation, elles se feront insulter ou suivre ou aborder. L'insouciance devient tout de suite un manque de tenue; ce contrôle de soi auquel la femme est obligée et qui devient une seconde nature chez «la jeune fille bien élevée» tue la spontanéité; l'exubérance vivante en est brimée. Il en résulte de la tension et de l'ennui. Cet ennui est communicatif: les jeunes filles se lassent vite les unes des autres; elles ne s'attachent pas mutuellement à leur prison; et c'est une des raisons qui leur rend la compagnie des garçons si nécessaire. Cette incapacité à se suffire à soi-même engendre une timidité qui s'étend sur toute leur vie et se marque dans leur travail même. Elles pensent que les triomphes éclatants sont réservés aux hommes; elles n'osent pas viser trop haut. On a vu que se comparant aux garçons, des fillettes de quinze ans déclaraient: «Les garçons sont mieux.» Cette conviction est débilitante.

Elle encourage à la paresse et à la médiocrité. Une jeune fille qui n'avait pour le sexe fort aucune déférence particulière reprochait à un homme sa lâcheté on lui fit observer qu'elle était elle-même fort poltronne «Oh ! une femme, ce n'est pas la même chose», déclara-t-elle d'un ton complaisant.

La raison profonde de ce défaitisme c'est que l'adolescente ne se pense pas responsable de son avenir; elle juge inutile d'exiger beaucoup d'elle-même puisque ce n'est pas d'elle finalement que doit dépendre son sort. Bien loin qu'elle se voue à l'homme parce qu'elle se sait inférieure à lui, c'est parce qu'elle lui est vouée qu'achetant l'idée de son infériorité elle la constitue.

Ce n'est pas en effet en augmentant sa valeur humaine qu'elle gagnera du prix aux yeux des mâles: c'est en se modelant sur leurs rêves. Quand elle est inexpérimentée elle ne s'en rend pas toujours compte. Il lui arrive de manifester la même agressivité que les garçons; elle essaie de faire leur conquête avec une autorité brutale, une franchise orgueilleuse: cette attitude la voue presque sûrement à l'échec. De la plus servile à la plus hautaine, elles apprennent toutes que, pour plaire, il leur faut abdiquer. Leur mère leur enjoint de ne plus traiter les garçons en camarades, de ne pas leur faire d'avances, d'assumer un rôle passif. Si elles désirent ébaucher une amitié, un flirt, elles doivent soigneusement éviter de paraître en prendre l'initiative; les hommes n'aiment pas les garçons manqués, ni les bas-bleus, ni les femmes de tête; trop d'audace, de culture, d'intelligence, trop de caractère les effraient. Dans la plupart des romans, comme le remarque G. Eliot, c'est l'héroïne blonde et sotte qui l'emporte sur la brune au caractère viril; et dans le Moulin sur la Floss, Maggie essaie en vain de renverser les rôles; elle meurt en fin de compte et c'est Lucy la blonde qui épouse Stephen; dans le Dernier des Mohicans, c'est la fade Alice qui prend le coeur du héros et non la vaillante Clara; dans Little Women la sympathique Joe n'est pour Laurie qu'un camarade d'enfance: il voue son amour à l'insipide Amy aux cheveux bouclés. Etre féminine, c'est se montrer impotente, futile, passive, docile. La jeune fille devra non seulement se parer, s'apprêter, mais réprimer sa spontanéité et lui substituer la grâce et le charme étudié que lui enseignent ses aînées. Toute affirmation d'elle-même diminue sa féminité et ses chances de séduction. Ce qui rend relativement facile le départ du jeune homme dans l'existence, c'est que sa vocation d'être humain et de mâle ne se contrarient pas: déjà son enfance annonçait ce sort heureux. C'est en s'accomplissant comme indépendance et liberté qu'il acquiert sa valeur sociale et concurremment son prestige viril: l'ambitieux, tel Rastignac, vise l'argent, la

gloire et les femmes d'un même mouvement; une des stéréotypies qui le stimulent, c'est celle de l'homme puissant et célèbre que les femmes adulent. Pour la jeune fille, au contraire, il y a divorce entre sa condition proprement humaine et sa vocation féminine.

100

...mais en outre un conflit éclate entre sa revendication originelle qui est d'être sujet, activité, liberté, et d'autre part ses tendances érotiques et les sollicitations sociales qui l'invitent à s'assumer comme objet passif. Elle se saisit spontanément comme l'essentiel: comment se résoudra-t-elle à devenir l'inessentiel ?

100-101 Généralement, à travers certaines résistances, la jeune fille consent à sa féminité: déjà, au stade de la coquetterie infantile, en face de son père, dans ses rêveries érotiques, elle a connu le charme de la passivité; elle en découvre le pouvoir; à la honte que lui inspire sa chair se mêle bientôt de la vanité. Cette main qui l'a émue, ce regard qui l'a troublée, c'était un appel, une prière; son corps lui apparaît comme doué de vertus magiques; c'est un trésor, une arme;

101

Pour la jeune fille, la transcendance érotique consiste afin de prendre à se faire proie. Elle devient un objet; et elle se saisit comme objet;

105

...elle masque sous des clichés poétiques un univers qui l'intimide, elle nimbe le sexe mâle de clair de lune, de nuages roses, de nuit veloutée; elle fait de son corps un temple de marbre, de jaspe, de nacre; elle se raconte de sottes histoires féeriques. C'est faute d'avoir prise sur le monde qu'elle sombre si souvent dans la niaiserie; si elle devait agir il lui faudrait y voir clair; tandis qu'elle peut attendre au milieu du brouillard.

108

Pour s'accomplir, elle a besoin d'exister dans une conscience autre.

108

il y a des tendances lesbiennes chez presque toutes les jeunes filles; ces tendances se distinguent à peine de la délectation narcissiste:

108

Sexuellement, l'homme est sujet; les hommes sont donc normalement séparés par le désir qui les pousse vers un objet différent d'eux; mais la femme est objet absolu de désir;

111

...mais le passage à un érotisme concret est beaucoup plus facile ici que si l'objet aimé est du sexe masculin;

112

...les caresses homosexuelles n'impliquent ni défloration, ni pénétration: elles assouvissent l'érotisme clitoridien de l'enfance sans réclamer de nouvelles et inquiétantes métamorphoses.

112

Et, c'est, en partie par peur de la violence, du viol, que l'adolescente adresse souvent son premier amour à une aînée plutôt qu'à un homme. La femme virile réincarne à la fois pour elle le père et la mère:

113

Bien entendu, tout rapport humain implique des conflits, tout amour des jalousies.

113

...les dieux mâles sont plus solidement installés parce que leur ciel est plus lointain. Sa curiosité, sa sensualité incitent la jeune fille à désirer des étreintes plus violentes. Très souvent, elle n'a, dès l'origine, envisagé l'aventure homosexuelle que comme une transition, une initiation, une attente; elle a joué l'amour, la jalousie, la colère, l'orgueil, la joie, la peine dans l'idée plus ou moins avouée qu'elle imitait sans grand risque les aventures dont elle rêve mais qu'elle n'osait pas encore ou qu'elle n'avait pas l'occasion de vivre.

114

...elle idolâtre de lointains princes charmants:

114

De telles amours ne soulèvent aucun problème.

114

...mais en vérité elle l'a justement choisi parce que d'elle à lui aucun rapport réel n'était possible.

114-115

L'important c'est que d'une manière ou d'une autre, la question sexuelle ne se pose pas. Ces amours de tête prolongent et confirment l'attitude narcissiste où l'érotisme n'apparaît que dans son immanence, sans présence réelle de l'Autre.

115

Cette histoire était très évidemment une défense contre des expériences réelles dont elle avait peur.

116

Le moi est constitué comme pour autrui, par autrui...

116-117

...l'élue apparaît comme le Sujet absolu qui par son amour leur communiquera sa splendeur et sa nécessité. Sa supériorité idéalise l'amour que la jeune fille lui porte: ce n'est pas parce qu'il est un mâle qu'elle souhaite se donner à lui, c'est parce qu'il est cet être d'élite. «Je voudrais des géants et je ne trouve que des hommes», me disait naguère une amie. Au nom de ces hautes exigences, la jeune fille dédaigne des prétendants trop quotidiens et élude les problèmes de la sexualité.

117-118

Outre ces complaisances narcissistes, certaines jeunes filles éprouvent plus concrètement le besoin d'un guide, d'un maître. Au moment où elles échappent à l'emprise des parents, elles se trouvent tout embarrassées d'une autonomie à laquelle elles n'ont pas été habituées;

118

Beaucoup de femmes évitent soigneusement de se rapprocher de l'objet de leur passion par une peur plus ou moins avouée d'une déception.

120

Fière de capter l'intérêt masculin, de susciter l'admiration, ce qui la révolte, c'est d'être captée en retour. Avec la puberté, elle a appris la honte et la honte demeure mêlée à sa coquetterie et à sa vanité les regards des mâles la flattent et la blessent à la fois; elle ne voudrait être vue que dans la mesure où elle se montre: les yeux sont toujours trop perçants. D'où les incohérences qui déconcertent les hommes: elle étale son décolleté, ses jambes, et dès qu'on la regarde elle rougit, s'irrite. Elle s'amuse à provoquer le mâle mais si elle s'aperçoit qu'elle a suscité en lui le désir elle recule avec dégoût: le désir masculin est une offense autant qu'un hommage dans la mesure où elle se sent responsable de son charme, où il lui semble l'exercer librement, elle s'enchant de ses victoires: mais en tant que ses traits, ses formes, sa chair sont donnés et subis, elle veut les dérober à cette liberté

étrangère et indiscreète qui les convoite. C'est là le sens profond de cette pudeur originelle, qui interfère de manière déconcertante avec les coquetteries les plus hardies. Une fillette peut avoir d'étonnantes audaces parce qu'elle ne réalise pas que ses initiatives la révèlent dans sa passivité: dès qu'elle s'en aperçoit, elle s'effarouche et se fâche. Rien de plus équivoque qu'un regard; il existe à distance, et par cette distance, il paraît respectueux: mais il s'empare sournoisement de l'image perçue. La femme en herbe se débat dans ces pièges. Elle commence à s'abandonner mais aussitôt elle se crispe et tue en elle le désir. Dans son corps encore incertain, la caresse est éprouvée tantôt comme un plaisir tendre, tantôt comme un désagréable chatouillement; un baiser l'émeut d'abord, puis brusquement la fait rire; elle fait suivre chaque complaisante d'une révolte; elle se laisse embrasser, mais elle s'essuie la bouche avec affectation;

122

C'est là le trait qui caractérise la jeune fille et qui nous donne la clé de la plupart de ses conduites; elle n'accepte pas le destin que la nature et la société lui assignent; et cependant, elle ne le répudie pas positivement:

122 bafouer le corps féminin, tourner les hommes en ridicule, rire de l'amour, c'est une manière de désavouer la sexualité: il y a dans ces rires, avec un défi aux adultes, une manière de surmonter sa propre gêne; on joue avec des images, avec des mots, afin d'en tuer la magie dangereuse: 123-4

...mais à l'âge ingrat, la fillette se plaît plus particulièrement à l'explorer dans ce qu'il a d'indigeste, de répugnant. Très souvent, ce qui est «dégoûtant» l'attire.

124

Jouer avec des choses malpropres c'est évidemment une manière de surmonter le dégoût;

124

Ces pratiques sado-masochistes sont à la fois une anticipation de l'expérience sexuelle et une révolte contre elle;

124-125

Tu ne m'infligeras jamais rien de plus odieux que ce que je m'inflige à moi-même. Ce sont là des initiations moroses et orgueilleuses à l'aventure sexuelle. Destinée à être une proie passive, elle revendique sa liberté jusque dans le fait de subir douleur et dégoût. Quand elle s'impose la morsure du couteau, la brûlure d'une braise, elle proteste contre la pénétration qui la déflore: elle proteste en l'annulant. Masochiste, puisque dans ses conduites elle accueille la douleur, elle est surtout sadique: en tant que sujet autonome, elle fouaille, bafoue, torture cette chair dépendante, cette chair condamnée à la soumission qu'elle déteste sans vouloir cependant s'en distinguer. Car elle ne choisit pas en toutes ces conjonctures de refuser authentiquement son destin. Les manies sado-masochistes impliquent une fondamentale mauvaise foi-si la fillette s'y livre, c'est qu'elle accepte, à travers ses refus, son avenir de femme; elle ne mutilerait pas haineusement sa chair si d'abord elle ne se reconnaissait pas comme chair. Même ses explosions de violence s'enlèvent sur un fond de résignation. Quand un jeune garçon est en révolte contre son père, contre le monde, il se livre à des violences efficaces; il cherche querelle à un camarade, il se bat, il s'affirme à coups de poing comme sujet : il s'impose au monde, il le dépasse. Mais s'affirmer, s'imposer est interdit à l'adolescente, et c'est bien là ce qui met dans son coeur tant de révolte: elle n'espère ni changer le monde, ni en émerger; elle se sait ou du moins se croit, et peut-être même se veut, ligotée: elle ne peut que détruire; il y a du désespoir dans sa rage au cours d'une soirée irritante, elle casse des verres, des vitres, des vases: ce n'est pas pour vaincre le sort; ce n'est qu'une protestation symbolique.

125

La jeune fille se regarde souffrir:

125-126

...elle se débat dans sa cage plutôt qu'elle ne cherche à en sortir; ses attitudes sont négatives, réflexives, symboliques. Il y a des cas où cette perversité prend des formes

inquiétantes. Un assez grand nombre de jeunes vierges sont kleptomanes; la kleptomanie est une «sublimation sexuelle» de nature très équivoque;

126

Prendre sans être prise, dans l'angoisse de devenir proie, c'est là le jeu dangereux de la sexualité féminine adolescente.

127

Ces conduites traduisent souvent un dégoût du désir sexuel, un sentiment de culpabilité: puisque j'ai ces pensées, ces appétits, je ne vaud pas mieux qu'une prostituée, j'en suis une, pense la jeune fille. 128

Il est remarquable que dans toutes ces conduites la jeune fille ne cherche pas à dépasser l'ordre naturel et social, elle ne prétend pas reculer les limites du possible ni opérer une transmutation de valeurs; elle se contente de manifester sa révolte au sein d'un monde établi dont les frontières et les lois sont conservées; c'est là l'attitude qu'on a souvent définie comme «démoniaque» et qui implique une tricherie fondamentale:

128

Elle s'occupe mais elle ne fait rien : parce qu'elle ne fait rien, elle n'a rien, elle n'est rien. C'est par des comédies et des mystifications qu'elle s'efforce de combler ce vide. On lui reproche souvent d'être sournoise, menteuse, et de faire des «histoires». Le fait est qu'elle est vouée au secret et au mensonge. A seize ans, une femme a déjà traversé de pénibles épreuves: puberté, règles, éveil de la sexualité, premiers troubles, premières fièvres, peurs, dégoûts, expériences louches, elle a enfermé toutes ces choses dans son coeur;

129

Il est difficile de jouer les idoles, les fées, les princesses lointaines, quand on sent entre ses jambes un linge sanglant; et, plus généralement, quand on connaît la misère originelle d'être corps.

129-130

...sa transcendance se renie et imite l'immanence; le regard ne perçoit plus, il reflète; le corps ne vit plus: il attend; tous les gestes et les sourires se font appel; désarmée, disponible, la jeune fille n'est plus qu'une fleur offerte, un fruit à cueillir. C'est l'homme qui l'encourage à ces leurren en réclamant d'être leurré: ensuite, il s'irrite, il accuse. Mais, pour la fillette sans ruse, il n'a qu'indifférence et même hostilité. Il n'est séduit que par celle qui lui tend des pièges; offerte, c'est elle qui guette une proie; sa passivité sert une entreprise, elle fait de sa faiblesse l'instrument de sa force; puisqu'il lui est défendu d'attaquer franchement, elle en est réduite aux manoeuvres et aux calculs; et son intérêt est de paraître gratuitement donnée; aussi lui reprochera-t-on d'être perfide et traîtresse: c'est vrai. Mais il est vrai qu'elle est obligée d'offrir à l'homme le mythe de sa soumission du fait qu'il réclame de dominer. Et peut-on exiger qu'elle étouffe alors ses plus essentielles revendications? Sa complaisance ne saurait être que pervertie dès l'origine. D'ailleurs, ce n'est pas seulement par ruse concertée qu'elle triche. Du fait que tous les chemins lui sont barrés, qu'elle ne peut pas faire, qu'elle a à être, une malédiction pèse sur sa tête. Enfant, elle jouait à être une danseuse, une sainte; plus tard, elle joue à être elle-même: qu'est-ce au juste que la vérité? Dans le domaine où on l'a enfermée, c'est un mot qui n'a pas de sens.

130-131

C'est pour la même raison qu'elle est capricieuse; les fantasmes que nous formons, les images dont nous nous berçons sont contradictoires: seule l'action unifie la diversité du temps.

132-133

On voit que tous les défauts que l'on reproche à l'adolescente ne font qu'exprimer sa situation. C'est une pénible condition que de se savoir passive et dépendante à l'âge de l'espoir et de l'ambition, à l'âge où s'exalte la volonté de vivre et de prendre une place sur terre; c'est dans cet âge conquérant que la femme apprend qu'aucune conquête ne lui est permise, qu'elle doit se renier, que son avenir dépend du bon plaisir des hommes. Sur le plan social comme sur le plan sexuel de nouvelles aspirations ne s'éveillent en elle que pour

se trouver condamnées à demeurer inassouvies; tous ses élans d'ordre vital ou spirituel sont aussitôt barrés. On comprend qu'elle ait peine à rétablir son équilibre. Son humeur instable, ses larmes, ses crises nerveuses sont moins la conséquence d'une fragilité physiologique que le signe de sa profonde désadaptation.

Cependant, cette situation que la jeune fille fuit par mille chemins inauthentiques, il lui arrive aussi d'authentiquement l'assumer.

133

Cette complexité l'enrichit; sa vie intérieure se développe plus profondément que celle de ses frères; elle est plus attentive aux mouvements de son cœur qui deviennent par là plus nuancés, plus divers; elle a plus de sens psychologique que les garçons tournés vers des buts extérieurs. Elle est capable de donner du poids à ces révoltes qui l'opposent au monde. Elle évite les pièges du sérieux et du conformisme. Les mensonges concertés de son entourage la trouvent ironique et clairvoyante. Elle éprouve au jour le jour l'ambiguïté de sa condition: par-delà les protestations stériles, elle peut avoir le courage de remettre en question l'optimisme établi, les valeurs toutes faites, la morale hypocrite et rassurante. Tel est l'exemple émouvant que donne, dans le Moulin sur la Floss, cette Maggie où George Eliot a réincarné les doutes et les courageuses rébellions de sa jeunesse contre l'Angleterre victorienne; les héros-et en particulier Tom, le frère de Maggie-affirment avec entêtement les principes acceptés, ils figent la morale en règles formelles : Maggie tente d'y réintroduire un souffle vivant, elle les renverse, elle va au bout de sa solitude et elle émerge comme une pure liberté par-delà l'univers sclérosé des mâles.

De cette liberté, l'adolescente ne trouve guère à faire qu'un usage négatif.

137-8

Dans la maison paternelle règnent la mère, les lois, la coutume, la routine, elle veut s'arracher à ce passé; elle veut devenir à son tour un sujet souverain: mais, socialement, elle n'accède à sa vie d'adulte qu'en se faisant femme; elle paie sa libération d'une abdication;

139

La jeune fille est pathétique, parce qu'elle se dresse, faible et seule, contre le monde; mais le monde est trop puissant; si elle s'entête à le refuser, elle se brise. Belle de Zuylen qui éblouissait toute l'Europe par la force caustique et l'originalité de son esprit effrayait tous ses prétendants: son refus de toutes concessions la condamna pendant de longues années à un célibat qui lui pesait, puisqu'elle déclarait que l'expression «vierge et martyre» est un pléonasme. Cet entêtement est rare. Dans l'immense majorité des cas, la jeune fille se rend compte que le combat est par trop inégal, et elle finit par céder. «Vous mourez toutes à quinze ans». écrit Diderot à Sophie Volland. Quand le combat n'a été-comme il arrive le plus souvent-qu'une révolte symbolique, la défaite est certaine.

142

Cependant plus la jeune fille mûrit, plus l'autorité maternelle lui pèse.

144-5

Le caractère et les conduites de la jeune fille expriment sa situation: si celle-ci se modifie, la figure de l'adolescente apparaît aussi comme différente. Aujourd'hui, il lui devient possible de prendre son sort entre ses mains, au lieu de s'en remettre à l'homme. Si elle est absorbée par des études, des sports, un apprentissage professionnel, une activité sociale et politique, elle s'affranchit de l'obsession du mâle, elle est beaucoup moins préoccupée par ses conflits sentimentaux et sexuels. Cependant, elle a beaucoup plus de difficulté que le jeune homme à s'accomplir comme un individu autonome. J'ai dit que ni sa famille ni les mœurs ne favorisaient son effort. En outre, même si elle choisit l'indépendance, elle n'en fait pas moins une place dans sa vie à l'homme, à l'amour. Elle aura souvent peur si elle se donne tout entière à quelque entreprise de manquer son destin de femme. Ce sentiment demeure inavoué: mais il est là, il pervertit les volontés concertées, il marque des bornes. En tout cas, la femme qui travaille veut concilier sa réussite avec des succès purement féminins; cela n'exige pas qu'elle consacre un temps considérable à sa toilette, à sa beauté, mais ce qui est plus grave, cela implique que ses intérêts vitaux sont divisés. En marge des programmes, l'étudiant s'amuse à des jeux gratuits de pensée et de là naissent ses meilleures trouvailles; les rêveries de la femme sont orientées tout autrement: elle pensera à son apparence physique, à l'homme, à l'amour; elle n'accordera que le strict nécessaire à

ses études, à sa carrière alors qu'en ces domaines rien n'est aussi nécessaire que le superflu. Il ne s'agit pas là d'une faiblesse mentale, d'une impuissance à se concentrer : mais d'un partage entre des intérêts qui se concilient mal. Un cercle vicieux se noue ici : on s'étonne souvent de voir avec quelle facilité une femme peut abandonner musique, études, métier, dès qu'elle a trouvé un mari; c'est qu'elle avait engagé trop peu d'elle-même dans ses projets pour trouver dans leur accomplissement un grand profit. Tout concourt à freiner son ambition personnelle, et cependant une énorme pression sociale l'invite à trouver dans le mariage une position sociale, une justification. Il est naturel qu'elle ne cherche pas à se créer par elle-même sa place en ce monde ou qu'elle ne le cherche que timidement. Tant qu'une parfaite égalité économique ne sera pas réalisée dans la société et tant que les moeurs autoriseront la femme à profiter en tant qu'épouse et maîtresse des privilèges détenus par certains hommes, le rêve d'une réussite passive se maintiendra en elle et freinera ses propres accomplissements.

Cependant de quelque manière que la jeune fille aborde son existence d'adulte, son apprentissage n'est pas encore terminé. Par lentes graduations ou brutalement, il lui faut subir son initiation sexuelle.

254-255 ...le principe du mariage est obscène parce qu'il transforme en droits et devoirs un échange qui doit être fondé sur un élan spontané;

255

...il y a pendant les premières années du mariage des épouses comblées. Il est remarquable qu'elles en gardent à leur mari une reconnaissance qui les amène à lui pardonner plus tard tous les torts qu'il peut avoir.

255

Prétendre qu'une union fondée sur les convenances ait beaucoup de chances d'engendrer l'amour, c'est une hypocrisie; réclamer de deux époux liés par des intérêts pratiques, sociaux et moraux que tout au long de leur vie ils se dispensent la volupté est une pure absurdité.

256

deux êtres humains qui se rejoignent dans le mouvement même de leur transcendance, à travers le monde et leurs entreprises communes, n'ont plus besoin de s'unir charnellement;

257

L'érotisme est un mouvement vers l'Autre...

257

...ils sentent que l'acte sexuel n'est plus une expérience intersubjective, dans laquelle chacun se dépasse, mais bien une sorte de masturbation en commun.

258

Le vice même prend dans le mariage un aspect organisé et froid...

262

Le foyer devient le centre du monde et même son unique vérité; comme le note justement Bachelard, c'est «une sorte de contre-univers ou un univers du contre»; refuge, retraite, grotte, ventre, il abrite contre les menaces du dehors:

263

Mais c'est, on va le voir, une activité qui ne l'arrache pas à son immanence et qui ne lui permet pas une affirmation singulière d'elle-même.

264

...il faut que tout principe mauvais ait été expulsé. C'est là, écrit Bachelard, la rêverie essentielle à laquelle s'abandonne la ménagère:

266

Même en des cas plus privilégiés, cette victoire n'est jamais définitive. Il y a peu de tâches qui s'apparentent plus que celles de la ménagère au supplice de Sisyphe;

266

La ménagère s'use à piétiner sur place; elle ne fait rien; elle perpétue seulement le présent;

268

...elle attaque la poussière, les taches, la boue, la crasse; elle combat le péché, elle lutte avec Satan.

305-306

La grande excuse de la femme c'est qu'on lui a imposé d'engager dans le mariage tout d'elle-même: elle n'a pas de métier, pas de capacités, pas de relations personnelles, son nom même n'est plus à elle; elle n'est rien que «la moitié» de son mari.

306

Pour qu'il y ait entre époux loyauté et amitié, la condition sine qua non c'est qu'ils soient tous deux libres à l'égard l'un de l'autre et concrètement égaux.

308-309

...il y a quantité de ménages qui «marchent bien», c'est-à-dire où les époux arrivent à un compromis; ils vivent l'un à côté de l'autre sans trop se brimer, sans trop se mentir. Mais il est une malédiction à laquelle ils échappent fort rarement: c'est l'ennui. Que le mari réussisse à faire de sa femme un écho de lui-même ou que chacun se retranche dans son univers, au bout de quelques mois ou de quelques années, ils n'ont plus rien à se

communiquer. Le couple est une communauté dont les membres ont perdu leur autonomie sans se délivrer de leur solitude; ils sont statiquement assimilés l'un à l'autre au lieu de soutenir l'un avec l'autre un rapport dynamique et vivant; c'est pourquoi dans le domaine spirituel comme sur le plan érotique, ils ne peuvent rien se donner, rien échanger.

312

L'intimité quotidienne ne crée ni compréhension ni sympathie.

315

Il n'y a qu'un travail autonome qui puisse assurer à la femme une authentique autonomie¹¹.

317

nous avons décrites à propos de la jeune fille: elles souffrent elles aussi de ne se réaliser dans aucune entreprise et, ne se faisant rien être...

318

Les conduites symboliques dans lesquelles s'évade la femme peuvent entraîner des perversions, ses obsessions aboutir à des crimes.

321

...Une vie de petits faits, désespérément réduits à boucher les moindres crevasses de la journée, voilà où en était arrivée cette Zélide qui détestait la petitesse».

321

On a dit que le mariage diminue l'homme: c'est souvent vrai; mais presque toujours il annihile la femme. Marcel Prévost, défenseur du mariage, l'admet lui-même.

Cent fois retrouvant au bout de quelques mois ou de quelques années une jeune femme que j'avais connue jeune fille, j'étais frappé par la banalité de son caractère, par l'insignifiance de sa vie.

322

Le foyer ne la protège plus contre sa liberté vide; elle se retrouve, solitaire, délaissée, un sujet; et elle ne trouve pas d'emploi à faire d'elle-même.

323

Le drame du mariage, ce n'est pas qu'il n'assure pas à la femme le bonheur qu'il lui promet-il n'y a pas d'assurance sur le bonheur-c'est qu'il la mutile-il la voue à la répétition et à la routine. Les vingt premières années de la vie féminine sont d'une extraordinaire richesse; la femme traverse les expériences de la menstruation, de la sexualité, du mariage, de la maternité; elle découvre le monde et son destin. A vingt ans, maîtresse d'un foyer, liée à jamais à un homme, un enfant dans les bras, voilà sa vie finie pour toujours.

325-326

Ce couple équilibré n'est pas une utopie; il en existe, parfois dans le cadre même du mariage, le plus souvent au-dehors; certains sont unis par un grand amour sexuel qui les laisse libres de leurs amitiés et de leurs occupations; d'autres sont liés par une amitié qui n'entrave pas leur liberté sexuelle; plus rarement il en est qui sont à la fois amants et amis mais sans chercher l'un dans l'autre leur exclusive raison de vivre. Quantité de nuances sont possibles dans les rapports d'un homme et d'une femme: dans la camaraderie, le plaisir, la confiance, la tendresse, la complicité, l'amour, ils peuvent être l'un pour l'autre la plus féconde source de joie, de richesse, de force qui se propose à un être humain. Ce ne sont pas les individus qui sont responsables de l'échec du mariage: c'est-à l'encontre de ce que prétendent Bonald, Comte, Tolstoï-l'institution elle-même qui est originellement pervertie. Déclarer qu'un homme et une femme qui ne se sont même pas choisis doivent se suffire de toutes les manières à la fois pendant toute leur vie est une monstruosité qui engendre nécessairement hypocrisie, mensonge, hostilité, malheur. La forme traditionnelle du mariage est en train de se modifier: mais il constitue encore une oppression que les deux époux

ressentent de manière diverse. A ne considérer que les droits abstraits dont ils jouissent, ils sont aujourd'hui presque des égaux; ils se choisissent plus librement qu'autrefois, ils peuvent beaucoup plus aisément se séparer, surtout en Amérique où le divorce est chose courante; il y a entre les époux moins de différence d'âge et de culture que naguère le mari reconnaît plus volontiers à sa femme l'autonomie qu'elle revendique; il arrive qu'ils partagent à égalité les soins du ménage; leurs distractions sont communes: camping, bicyclette, natation, etc. Elle ne passe pas ses journées à attendre le retour de l'époux: elle fait du sport, elle appartient à des associations, à des clubs, elle s'occupe au-dehors, elle a même parfois un petit métier qui lui rapporte un peu d'argent. Beaucoup de jeunes ménages donnent l'impression d'une parfaite égalité. Mais tant que l'homme conserve la responsabilité économique du couple, ce n'est qu'une illusion. C'est lui qui fixe le domicile conjugal d'après les exigences de son travail: elle le suit de la province à Paris, de Paris en province, aux colonies, à l'étranger; le niveau de vie s'établit d'après ses gains; le rythme des jours, des semaines, de l'année se règle sur ses occupations; relations et amitiés dépendent le plus souvent de sa profession. Étant plus positivement intégré que sa femme à la société, il garde la direction du couple dans les domaines intellectuels, politiques, moraux. Le divorce n'est pour la femme qu'une possibilité abstraite si elle n'a pas les moyens de gagner elle-même sa vie:

327-328

La grande différence c'est que chez la femme la dépendance est intériorisée: elle est esclave même quand elle se conduit avec une apparente liberté; tandis que l'homme est essentiellement autonome et c'est du dehors qu'il est enchaîné.

328

C'est dans leur intérêt commun qu'il faudrait modifier la situation, en interdisant que le mariage soit pour la femme une «carrière».

328

C'est précisément l'enfant qui selon la tradition doit assurer à la femme une autonomie concrète qui la dispense de se vouer à aucune autre fin.

369

Tous ces exemples suffisent à montrer qu'il n'existe pas d'«instinct» maternel: le mot ne s'applique en aucun cas à l'espèce humaine. L'attitude de la mère est définie par l'ensemble de sa situation et par la manière dont elle l'assume.

370

Sa chair a cette douceur, cette tiède élasticité que, petite fille, la femme a convoitée à travers la chair maternelle et, plus tard, partout dans le monde.

370

...la mère murmure presque les mots de l'amant et comme lui elle se sert avidement de l'adjectif possessif;

371

Parfois ces rapports revêtent un caractère nettement sexuel.

372-373

Comme l'amoureuse, la mère s'enchant de se sentir nécessaire; elle est justifiée par les exigences auxquelles elle répond; mais ce qui fait la difficulté et la grandeur et l'amour maternel, c'est qu'il n'implique pas de réciprocité; la femme n'a pas en face d'elle un homme, un héros, un demi-dieu, mais une petite conscience balbutiante, noyée dans un corps fragile et contingent; l'enfant ne détient aucune valeur, il ne peut en conférer aucune; en face de lui la femme demeure seule; elle n'attend aucune récompense en échange de ses dons, c'est à sa propre liberté de les justifier. Cette générosité mérite les louanges que les hommes inlassablement lui décernent; mais la mystification commence quand la religion de la Maternité proclame que toute mère est exemplaire. Car le dévouement maternel peut être vécu dans une parfaite authenticité; mais, en fait, c'est rarement le cas. Ordinairement, la maternité est un étrange compromis de narcissisme, d'altruisme, de rêve, de sincérité, de

mauvaise foi, de dévouement, de cynisme. Le grand danger que nos mœurs font courir à l'enfant, c'est que la mère à qui on le confie pieds et poings liés est presque toujours une femme insatisfaite: sexuellement elle est frigide ou inassouvie; socialement elle se sent inférieure à l'homme; elle n'a pas de prise sur le monde ni sur l'avenir; elle cherchera à compenser à travers l'enfant toutes ces frustrations; quand on a compris à quel point la situation actuelle de la femme lui rend difficile son plein épanouissement, combien de désirs, de révoltes, de prétentions, de revendications l'habitent sourdement, on s'effraie que des enfants sans défense lui soient abandonnés. Comme au temps où tour à tour elle dorlotait et torturait ses poupées, ses conduites sont symboliques: mais ces symboles deviennent pour l'enfant une âpre réalité. Une mère qui fouette son enfant ne bat pas seulement l'enfant, en un sens elle ne le bat pas du tout: elle se venge d'un homme, du monde, ou d'elle-même;

376-377

Sans cesse encombrés par lui, les parents sans cesse lui infligent des sacrifices dont il ne comprend pas les raisons:

377-378

Le fils sera un chef, un conducteur d'hommes, un soldat, un créateur; il imposera sa volonté sur la face de la terre et sa mère participera à son immortalité; les maisons qu'elle n'a pas construites, les pays qu'elle n'a pas explorés, les livres qu'elle n'a pas lus, il les lui donnera. A travers lui elle possédera le monde: mais à condition qu'elle possède son fils. De là naît le paradoxe de son attitude. Freud considère que la relation de la mère et du fils est celle où l'on rencontre le moins d'ambivalence; mais en fait dans la maternité, comme dans le mariage et dans l'amour, la femme a une attitude équivoque à l'égard de la transcendance masculine, si sa vie conjugale ou amoureuse l'a rendue hostile aux hommes, ce sera une satisfaction pour elle que de dominer le mâle réduit à sa figure infantile;

378-379

La petite fille est plus totalement livrée à sa mère; les prétentions de celle-ci en sont accrues. Leurs rapports revêtent un caractère beaucoup plus dramatique. Dans une fille, la

mère ne salue pas un membre de la caste élue, elle cherche son double. Elle projette en elle toute l'ambiguïté de son rapport à soi, et quand s'affirme l'altérité de cet alter ego, elle se sent trahie. C'est entre mère et fille que les conflits dont nous avons parlé prennent une forme exaspérée. Il y a des femmes qui sont assez satisfaites de leur vie pour souhaiter se réincarner en une fille ou du moins pour l'accueillir sans déception; elles voudront donner à leur enfant les chances qu'elles ont eues, celles aussi qu'elles n'ont pas eues: elles lui feront une jeunesse heureuse. Colette a tracé le portrait d'une de ces mères équilibrées et généreuses; Sido chérit sa fille dans sa liberté; elle la comble sans jamais rien exiger parce qu'elle tire sa joie de son propre coeur. Il se peut que, se dévouant à ce double en qui elle se reconnaît et se dépasse, la mère finisse par s'aliéner totalement en elle;

379

Mais c'est surtout une certaine forme masochiste de la maternité qui risque de peser lourdement sur la jeune fille. Certaines femmes sentent leur féminité comme, une malédiction absolue: elles souhaitent ou accueillent une fille avec l'amer plaisir de se retrouver en une autre victime;

380

La majorité des femmes à la fois revendiquent et détestent leur condition féminine; c'est dans le ressentiment qu'elles la vivent. Le dégoût qu'elles éprouvent pour leur sexe pourrait les inciter à donner à leurs filles une éducation virile: elles sont rarement assez généreuses. Irritée d'avoir engendré une femme, la mère l'accueille avec cette équivoque malédiction: «Tu seras femme.» Elle espère racheter son infériorité en faisant de celle qu'elle regarde comme son double une créature supérieure; et elle tend aussi à lui infliger la tare dont elle a souffert. Parfois, elle cherche à imposer exactement à l'enfant son propre destin: «Ce qui était assez bon pour moi l'est aussi pour toi; c'est ainsi qu'on m'a élevée, tu partageras mon sort.»

381

C'est quand la fillette grandit que naissent de véritables conflits; on a vu qu'elle souhaitait affirmer contre sa mère son autonomie: aux yeux de la mère, c'est là un trait

d'odieuse ingratitude; elle s'entête à «mater» cette volonté qui se dérobe; elle n'accepte pas que son double devienne une autre. Le plaisir que l'homme goûte auprès des femmes: se sentir absolument supérieur, la femme ne le connaît qu'auprès de ses enfants et surtout de ses filles;

382

...c'est qu'elle n'a aucune supériorité véritable à opposer à un enfant de onze à douze ans;

382

Elle n'accepte pas que sa fille devienne vraiment un double, un substitut d'elle-même. Cependant, il lui est encore plus intolérable qu'elle s'affirme franchement comme une autre. Elle déteste systématiquement les amies en qui sa fille cherche du secours contre l'oppression familiale

382-383

Emprisonnée dans les pièges du sérieux, elle envie toutes les occupations et les amusements qui arrachent la fillette à l'ennui du foyer; cette évasion est un démenti de toutes les valeurs auxquelles elle s'est sacrifiée. Plus l'enfant grandit, plus la rancune ronge le coeur maternel; chaque année achemine la mère vers son déclin; d'année en année le corps juvénile s'affirme, s'épanouit; cet avenir qui s'ouvre devant sa fille, il semble à la mère que l'on le lui dérobe;

383

...ce sont ces chances que la mère envie et déteste;

383

Une lutte ouverte se déclare souvent entre elles, c'est normalement la plus jeune qui gagne car le temps travaille pour elle; mais sa victoire a goût de faute: l'attitude de sa mère

engendre en elle à la fois révolte et remords; la seule présence de la mère fait d'elle une coupable: on a vu que ce sentiment peut lourdement grever tout son avenir. Bon gré mal gré, la mère finit par accepter sa défaite;

384

...c'est une erreur néfaste autant qu'absurde de prétendre voir dans l'enfant une panacée universelle.

385

En particulier, il est criminel de conseiller l'enfant comme remède à des mélancoliques ou à des névrosées; c'est faire le malheur de la femme et de l'enfant. La femme équilibrée, saine, consciente de ses responsabilités est seule capable de devenir une «bonne mère».

386

Une telle obligation n'a rien de naturel: la nature ne saurait jamais dicter de choix moral; celui-ci implique un engagement. Enfanter, c'est prendre un engagement; si la mère ensuite s'y dérobe, elle commet une faute contre une existence humaine, contre une liberté; Mais personne ne peut le lui imposer. Le rapport des parents aux enfants, comme celui des époux, devrait être librement voulu.

386

...on peut dire aussi bien que c'est faute d'amour, faute d'occupation, faute de pouvoir assouvir ses tendances homosexuelles que la femme souhaite un enfant.

386

...l'amour maternel n a rien de naturel:

386-387

les parents qui ont leurs propres conflits, leurs querelles, leurs drames, sont pour l'enfant la compagnie la moins souhaitable. Profondément marqués par la vie du foyer paternel, ils abordent leurs propres enfants à travers des complexes et des frustrations: et cette chaîne de misère se perpétuera indéfiniment. En particulier, le sado-masochisme maternel crée chez la fille un sentiment de culpabilité qui se traduira par des conduites sado-masochistes à l'égard de ses enfants, sans fin. Il y a une mauvaise foi extravagante dans la conciliation de mépris que l'on voue aux femmes et du respect dont on entoure les mères. C'est un criminel paradoxe que de refuser à la femme toute activité publique, de lui fermer les carrières masculines, de proclamer en tous domaines son incapacité, et de lui confier l'entreprise la plus délicate, la plus grave aussi qui soit: la formation d'un être humain.

387

c'est dans la pensée abstraite, dans l'action concertée qu'elle surmonte le plus aisément son sexe; il lui est bien plus difficile, actuellement, de se délivrer de son passé de femme, de trouver un équilibre affectif que rien dans sa situation ne favorise. L'homme aussi est beaucoup plus équilibré et rationnel dans son travail qu'au foyer;

388

...et il serait souhaitable aussi qu'il soit abandonné à ses parents infiniment moins qu'il ne l'est à présent, que ses études, ses distractions se déroulent au milieu d'autres enfants, sous le contrôle d'adultes qui n'auraient avec lui que des liens impersonnels et purs.

388-389

Dans une société convenablement organisée, où l'enfant serait en grande partie pris en charge par la collectivité, la mère soignée et aidée, la maternité ne serait absolument pas inconciliable avec le travail féminin. Au contraire: c'est la femme qui travaille paysanne, chimiste ou écrivain-qui a la grossesse la plus facile du fait qu'elle ne se fascine pas sur sa propre personne; c'est la femme qui a la vie personnelle la plus riche qui donnera le plus à l'enfant et qui lui demandera le moins;

456

L'histoire de la femme-du fait que celle-ci est encore enfermée dans ses fonctions de femelle-dépend beaucoup plus que celle de l'homme de son destin physiologique; et la courbe de ce destin est plus heurtée, plus discontinue que la courbe masculine. Chaque période de la vie féminine est étale et monotone: mais les passages d'un stade à un autre sont d'une dangereuse brutalité; ils se trahissent par des crises beaucoup plus décisives que chez le mâle: puberté, initiation sexuelle, ménopause.

457

Bien avant la définitive mutilation, la femme est hantée par l'horreur du vieillissement.

457

C'est ce qu'elle se demande anxieusement tandis qu'elle assiste impuissante à la dégradation de cet objet de chair avec lequel elle se confond;

460

...c'est aussi que son passé, son expérience font d'elle bon gré, mal gré, une personne; elle a lutté, aimé, voulu, souffert, joui pour son compte: cette autonomie intimide;

460

Les tendances homosexuelles-qui existent de manière larvée chez presque toutes les femmes...

462

La frontière de l'imaginaire et du réel est encore plus indécise dans cette période troublée que pendant la puberté.

462

ce n'est pas moi qu'une automobile renverse; ce n'est pas moi cette vieille femme dont le miroir renvoie le reflet.

463

Neuf sur dix des érotomanes sont des femmes; et celles-ci ont presque toutes de quarante à cinquante ans.

464

La crise de la ménopause coupe en deux avec brutalité la vie féminine; c'est cette discontinuité qui donne à la femme l'illusion d'une «nouvelle vie»;

464

De nouveau, l'angoisse prend à la gorge celle dont la vie est déjà consommée sans que cependant la mort l'accueille.

465

Les difficultés de la ménopause se prolongeront-parfois jusqu'à sa mort-chez la femme qui ne se décide pas à vieillir;

466-467

Du jour où la femme consent à vieillir, sa situation change. Jusqu'alors, elle était une femme encore jeune, acharnée à lutter contre un mal qui mystérieusement l'enlaidissait et la déformait; elle devient un être différent, asexué mais achevé: une femme âgée. On peut considérer qu'alors la crise de son retour d'âge est liquidée. Mais il n'en faudrait pas conclure qu'il lui sera dorénavant facile de vivre. Quand elle a renoncé à lutter contre la fatalité du temps, un autre combat s'ouvre: il faut qu'elle conserve une place sur terre. C'est dans son automne, dans son hiver que la femme s'affranchit de ses chaînes;

467

...elle découvre cette liberté au moment où elle ne trouve plus rien à en faire. Cette répétition n'a rien d'un hasard: la société patriarcale a donné à toutes les fonctions féminines la figure d'une servitude; la femme n'échappe à l'esclavage que dans les moments où elle perd toute efficacité. Vers cinquante ans, elle est en pleine possession de ses forces, elle se sent riche d'expériences; c'est vers cet âge que l'homme accède aux plus hautes situations, aux postes les plus importants: quant à elle, la voilà mise à la retraite.

468

La femme qui a eu la chance d'engendrer dans un âge avancé se trouve privilégiée: elle est encore une jeune mère au moment où les autres deviennent des aïeules. Mais en général, entre quarante et cinquante ans, la mère voit ses petits se changer en adultes. C'est dans l'instant où ils lui échappent qu'elle s'efforce avec passion de se survivre à travers eux.

517-518

Mais surtout elle confirme l'ordre du monde, elle justifie la résignation en apportant l'espoir d'un avenir meilleur dans un ciel asexué. C'est pourquoi les femmes sont encore aujourd'hui entre les mains de l'Église un si puissant atout; c'est pourquoi l'Église est si hostile à toute mesure susceptible de faciliter leur émancipation. Il faut une religion pour les femmes: il faut des femmes, de «vraies femmes» pour perpétuer la religion. On voit que l'ensemble du «caractère» de la femme ses convictions, ses valeurs, sa sagesse, sa morale, ses goûts, ses conduites, s'expliquent par sa situation. Le fait que sa transcendance lui est refusée lui interdit normalement l'accès aux plus hautes attitudes humaines: héroïsme, révolte, détachement, invention, création; mais chez les mâles mêmes elles ne sont pas si communes. Il y a beaucoup d'hommes qui sont, comme la femme, confinés dans le domaine de l'intermédiaire, du moyen inessentiel; l'ouvrier s'en évade par l'action politique exprimant une volonté révolutionnaire; mais les hommes des classes que précisément on appelle «moyennes» s'y installent délibérément; voués comme la femme à la répétition des tâches quotidiennes, aliénés dans des valeurs toutes faites, respectueux de l'opinion et ne cherchant sur terre qu'un vague confort, l'employé, le commerçant, le bureaucrate ne détiennent sur leurs compagnes aucune supériorité; cuisinant, lessivant, menant sa maison,

élevant ses enfants, elle manifeste plus d'initiative et d'indépendance que l'homme asservi à des consignes; il doit tout le jour obéir à des supérieurs, porter un faux col et affirmer son rang social; elle peut traîner en peignoir dans son appartement, chanter, rire avec ses voisines; elle agit à sa guise, prend de menus risques, cherche à atteindre efficacement certains résultats. Elle vit beaucoup moins que son mari dans la convention et dans l'apparence.

518-519

Les entreprises de l'homme sont à la fois des projets et des fuites: il se laisse manger par sa carrière, par son personnage; il est volontiers important, sérieux; contestant la logique et la morale masculines, elle ne tombe pas dans ces pièges: c'est là ce que Stendhal goûtait si fort chez elle; elle n'élude pas dans l'orgueil l'ambiguïté de sa condition; elle ne se dérobe pas derrière le masque de la dignité humaine; elle découvre avec plus de sincérité ses pensées indisciplinées, ses émotions, ses réactions spontanées.

519

Sexuellement, elle vit dans un climat masculin qui est âpre: elle a par compensation le goût des «jolies choses»...

519

quand il entre dans la maison, les voix joyeuses se taisent, les femmes de la famille prennent l'air ennuyé et décent qu'il attend d'elles.

520

Quand elle vieillit, son attente déçue se convertit en ironie et en un cynisme souvent savoureux;

520

...si elle est de bonne volonté, il y a en elle une inquiétude plus proche de l'authenticité que l'assurance importante de son époux.

521

Leur vaine arrogance, leur radicale incapacité, leur ignorance butée en font les êtres les plus inutiles, les plus nuls qu'ait jamais produits l'espèce humaine.

521

...leurs situations sont profondément différentes.

549

L'amour tient moins de place dans la vie féminine qu'on ne l'a souvent prétendu. Mari, enfants, foyer, plaisirs, mondanités, vanité, sexualité, carrière sont beaucoup plus importants. Presque toutes les femmes ont rêvé du «grand amour»: elles en ont connu des ersatz, elles s'en sont approchées; sous des figures inachevées, meurtries, dérisoires, imparfaites, mensongères, il les a visitées, mais très peu lui ont vraiment dédié leur existence.

549

...il n'y avait pour elles d'autre issue que l'amour.

549-550

La chance de l'homme-à l'âge adulte comme dans sa petite enfance-c'est qu'on le contraint de s'engager dans les voies les plus ardues, mais les plus sûres, le malheur de la femme c'est qu'elle est entourée de tentations presque irrésistibles; tout l'incite à suivre la pente de la facilité:

550

l'amour lui rendra sa mère aussi bien que son père, il lui rendra son enfance; ce qu'elle souhaite, c'est retrouver un plafond au-dessus de sa tête, des murs qui lui cachent son délaissement au sein du monde, des lois qui la défendent contre sa liberté.

579

Mais il y a peu de crimes qui entraînent pire punition que cette faute généreuse: se remettre tout entière entre des mains autres.

L'amour authentique devrait être fondé sur la reconnaissance réciproque de deux libertés; chacun des amants s'éprouverait alors comme soi-même et comme l'autre; aucun n'abdiquerait sa transcendance, aucun ne se mutilerait; tous deux dévoileraient ensemble dans le monde des valeurs et des fins. Pour l'un et l'autre l'amour serait révélation de soi-même par le don de soi et enrichissement de l'univers.

579-580

Il n'en serait de même pour la femme que si elle existait aussi essentiellement comme pour-soi; ce qui impliquerait qu'elle possédât une indépendance économique, qu'elle se projetât vers des buts propres et se dépassât sans intermédiaire vers la collectivité.

581

Il prêche à la femme de donner et ses dons l'excèdent; elle se retrouve tout embarrassée de ses inutiles cadeaux, tout embarrassée de sa vaine existence. Le jour où il sera possible à la femme d'aimer dans sa force, non dans sa faiblesse, non pour se fuir, mais pour se trouver, non pour se démettre, mais pour s'affirmer, alors l'amour deviendra pour elle comme pour l'homme source de vie et non mortel danger.

597

...ces libertés civiques demeurent abstraites quand elles ne s'accompagnent pas d'une autonomie économique;

597

C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète. Dès qu'elle cesse d'être une parasite, le système fondé sur sa dépendance s'écroule; entre elle et l'univers il n'est plus besoin d'un médiateur masculin. La malédiction qui pèse sur la femme vassale, c'est qu'il ne lui est permis de rien faire:

598

il ne faudrait pas croire que la simple juxtaposition du droit de vote et d'un métier soit une parfaite libération: le travail aujourd'hui n'est pas la liberté. C'est seulement dans un monde socialiste que la femme en accédant à l'un s'assurerait l'autre. La majorité des travailleurs sont aujourd'hui des exploités. D'autre part, la structure sociale n'a pas été profondément modifiée par l'évolution de la condition féminine, ce monde qui a toujours appartenu aux hommes conserve encore la figure qu'ils lui ont imprimée.

598

A l'heure qu'il est, sans même parler des paysannes, la majorité des femmes qui travaillent ne s'évadent pas du monde féminin traditionnel; elles ne reçoivent pas de la société, ni de leur mari, l'aide qui leur serait nécessaire pour devenir concrètement les égales des hommes.

599

...mais privées de loisirs, héritant d'une tradition de soumission, il est normal que les femmes commencent seulement à développer un sens politique et social.

599

J'ai dit déjà que l'existence d'une caste privilégiée à laquelle il lui est permis de s'agréger rien qu'en livrant son corps est pour une jeune femme une tentation presque irrésistible...

599

c'est le secours masculin qui apparaît comme inessentiel; mais ni l'une ni l'autre n'achètent par leur effort personnel une totale indépendance.

600-601

La femme qui s'affranchit économiquement de l'homme n'est pas pour autant dans une situation morale, sociale, psychologique identique à celle de l'homme. La manière dont elle s'engage dans sa profession et dont elle s'y consacre dépend du contexte constitué par la forme globale de sa vie. Or, quand elle aborde sa vie d'adulte, elle n'a pas derrière elle le même passé qu'un garçon, elle n'est pas considérée par la société avec les mêmes yeux; l'univers se présente à elle dans une perspective différente. Le fait d'être une femme pose aujourd'hui à un être humain autonome des problèmes singuliers.

Le privilège que l'homme détient et qui se fait sentir dès son enfance, c'est que sa vocation d'être humain ne contrarie pas sa destinée de mâle. Par l'assimilation du phallus et de la transcendance, il se trouve que ses réussites sociales ou spirituelles le douent d'un prestige viril. Il n'est pas divisé. Tandis qu'il est demandé à la femme pour accomplir sa féminité de se faire objet et proie, c'est-à-dire de renoncer à ses revendications de sujet souverain. C'est ce conflit qui caractérise singulièrement la situation de la femme affranchie. Elle refuse de se cantonner dans son rôle de femelle parce qu'elle ne veut pas se mutiler; mais ce serait aussi une mutilation de répudier son sexe. L'homme est un être humain sexué;

601

...elle peut évoluer de manière que ses canons se rapprochent de ceux adoptés par les mâles:

602

il faudra que la femme qui est elle aussi sujet, activité, se coule dans un monde qui l'a vouée à la passivité.

602

Ses vêtements ont été primitivement destinés à la vouer à l'impotence et ils sont demeurés fragiles: les bas se déchirent...

603

Elle veut vivre à la fois comme un homme et comme une femme: par là elle multiplie ses tâches et ses fatigues.

603

C'est dans le domaine sexuel que les problèmes les plus difficiles vont se poser.

604

...mais le fait d'être une activité autonome contredit sa féminité: elle le sait. La femme indépendante-et surtout l'intellectuelle qui pense sa situation-souffrira en tant que femelle d'un complexe d'infériorité;

604

...l'intellectuelle sait qu'elle s'offre, elle sait qu'elle est une conscience, un sujet; on ne réussit pas à volonté à tuer son regard et à changer ses yeux en une flaque de ciel ou d'eau;

605

...elle veut prendre sa revanche en jouant le jeu avec des armes masculines: elle parle au lieu d'écouter,

605

...aujourd'hui la femme qui travaille ne néglige pas pour autant sa féminité et elle ne perd par son attrait sexuel. Cette réussite qui marque déjà un progrès vers l'équilibre-demeure cependant incomplète; il est encore beaucoup plus difficile à la femme qu'à l'homme d'établir avec l'autre sexe les relations qu'elle désire.

605

sexuellement et sentimentalement, la majorité des épouses et des courtisanes sont radicalement frustrées. Si les difficultés sont plus évidentes chez la femme indépendante, c'est qu'elle n'a pas choisi la résignation mais la lutte.

606

Les différences proviennent à la fois de la tradition et des problèmes que pose la nature singulière de l'érotisme féminin.

607

La solution qui consiste à ramasser dans la rue un partenaire d'une nuit ou d'une heure-à supposer que la femme douée d'un fort tempérament, ayant surmonté toutes ses inhibitions, l'envisage sans dégoût-est beaucoup plus dangereuse pour elle que pour le mâle.

609

En vérité dans cette affaire, excepté dans les cas de viol, personne ne prend vraiment l'autre;

609

«Une femme qui n a pas peur des hommes leur fait peur», me disait un jeune homme.

610

La femme ne peut donc prendre qu'en se faisant proie-il faut qu'elle devienne une chose passive, une promesse de soumission.

610

...en effet, selon l'opinion publique, c'est l'homme qui vainc, qui a la femme. On n'admet pas qu'elle puisse comme l'homme assumer ses désirs: elle est leur proie. Il est entendu que le mâle a intégré à son individualité les forces spécifiques: tandis que la femme est l'esclave de l'espèce¹²

610-611

En tout cas, on refuse de penser qu'elle soit simplement libre. En France surtout on confond avec entêtement femme libre et femme facile, l'idée de facilité impliquant une absence de résistance et de contrôle, un manque, la négation même de la liberté.

611

Mais le dédain qu'affectent en France pour les «femmes qui couchent» les hommes mêmes qui profitent de leurs faveurs paralyse un grand nombre de femmes. Elles ont horreur des représentations qu'elles susciteraient, des mots dont elles seraient le prétexte. Même si la femme méprise les rumeurs anonymes, elle éprouve dans le commerce avec son partenaire des difficultés concrètes; car l'opinion s'incarne en lui. Bien souvent, il considère le lit comme le terrain où doit s'affirmer son agressive supériorité. Il veut prendre et non recevoir, non pas échanger mais ravir. Il cherche à posséder la femme au-delà de ce qu'elle lui donne; il exige que son consentement soit une défaite, et les mots qu'elle murmure, des aveux qu'il lui arrache; qu'elle admette son plaisir, elle reconnaît son esclavage. Quand Claudine défie Renaud par sa promptitude à se soumettre à lui, il la devance: il se hâte de la violer alors qu'elle allait s'offrir; il l'oblige à garder les yeux ouverts pour contempler dans leur tournoiement son triomphe. Ainsi, dans la Condition humaine, l'autoritaire Ferral s'entête à allumer la lampe que Valérie veut éteindre. Orgueilleuse, revendicante, c'est en adversaire que la femme aborde le mâle; dans cette lutte, elle est beaucoup moins bien armée que lui; d'abord il a la force physique et il lui est plus facile d'imposer ses volontés; on a vu aussi que

tension et activité s'harmonisent avec son érotisme tandis que la femme en refusant la passivité détruit l'envoûtement qui l'amène à la volupté;

612

Quand la femme commence à douter de leur supériorité, leurs prétentions ne font que diminuer l'estime qu'elle pourrait leur porter. Au lit, dans les moments où l'homme se veut le plus farouchement mâle, du fait même qu'il mime la virilité, il apparaît comme infantile à des yeux avertis:

612-613

...une complaisance maternelle, excédée ou indulgente, n'est pas l'abdication dont elle rêve.

613

...il est possible d'échapper aux tentations du sadisme et du masochisme lorsque les deux partenaires se reconnaissent mutuellement comme des semblables; dès qu'il y a chez l'homme et chez la femme un peu de modestie et quelque générosité, les idées de victoire et de défaite s'abolissent: l'acte d'amour devient un libre échange;

615

...car le plaisir, loin de la délivrer, l'attache;

615

...la vie en commun de deux êtres libres est pour chacun un enrichissement...

616

...car elle tient, on l'a vu déjà, à ne rien manquer de son destin de femme.

616

La femme qui conquiert une indépendance virile a le grand privilège d'avoir affaire sexuellement à des individus eux-mêmes autonomes et actifs...

616-617

Seulement rares sont en vérité les femmes qui savent créer avec leur partenaire un libre rapport; elles se forgent elles-mêmes les chaînes dont il ne souhaite pas les charger:

617

Il faudrait qu'elle eût été élevée exactement¹³ comme un garçon pour pouvoir surmonter aisément le narcissisme de l'adolescence:

618

...il faudrait qu'elle s'engageât avec la même décision dans ses entreprises, ce qui, on va le voir, n'est pas encore fréquent.

Il y a une fonction féminine qu'il est actuellement presque impossible d'assumer en toute liberté, c'est la maternité;

618

Il faut ajouter que faute de crèches, de jardins d'enfants convenablement organisés, il suffit d'un enfant pour paralyser entièrement l'activité de la femme;

618-619

si elle l'assure c'est au prix de concessions, de sacrifices, d'acrobaties qui exigent d'elle une perpétuelle tension. C'est là beaucoup plus que dans les données physiologiques qu'il faut chercher la raison de la nervosité, de la fragilité que souvent on observe en elle. Il est

difficile de décider dans quelle mesure la constitution physique de la femme représente en soi un handicap.

619

...la plus grande partie des malaises et maladies qui accablent les femmes ont des causes psychiques: c'est ce que m'ont dit d'ailleurs des gynécologues. C'est à cause de la tension morale dont j'ai parlé, à cause de toutes les tâches qu'elles assument, des contradictions au milieu desquelles elles se débattent que les femmes sont sans cesse harassées, à la limite de leurs forces;

619

...la santé de la femme ne nuira pas à son travail quand la travailleuse aura dans la société la place qu'il lui faut;

620

Il est toujours dur d'être un nouveau venu qui essaie de se frayer un chemin à travers une société hostile ou du moins méfiante.

620

...c'est entre dix-huit et trente ans que les conflits dont j'ai parlé atteindront leur maximum d'intensité: et c'est le moment où l'avenir professionnel se joue. Que la femme vive dans sa famille ou soit mariée, son entourage respectera rarement son effort comme on respecte celui d'un homme; on lui imposera des services, des corvées, on brimera sa liberté;

621

Plus souvent elle veut au contraire l'affirmer: elle est coquette, elle sort, elle flirte, elle est amoureuse, oscillant entre le masochisme et l'agressivité. De toute façon elle s'interroge, s'agite, se disperse. Du seul fait qu'elle est en proie à des préoccupations étrangères, elle ne s'engage pas tout entière dans son entreprise;

621

...tandis que par la médiation de l'homme, des femmes de même condition ont des fortunes très diverses; l'amie mariée ou confortablement entretenue est une tentation pour celle qui doit assurer seule sa réussite; il lui semble qu'elle se condamne arbitrairement à emprunter les chemins les plus difficiles: à chaque écueil elle se demande s'il ne vaudrait pas mieux choisir une autre voie. «Quand je pense qu'il faut que je tire tout de mon cerveau!» me disait avec scandale une petite étudiante sans fortune. L'homme obéit à une impérieuse nécessité: sans cesse la femme doit renouveler à neuf sa décision; elle avance, non en fixant droit devant elle un but, mais en laissant son regard errer tout autour d'elle;

622

L'espoir d'être un jour délivrée du souci d'elle-même, la crainte de devoir, en assumant ce souci, renoncer à cet espoir, se liguent pour l'empêcher de se livrer sans réticence à ses études, à sa carrière. En tant que la femme se veut femme, sa condition indépendante crée en elle un complexe d'infériorité; inversement, sa féminité lui fait douter de ses chances professionnelles. C'est là un point des plus importants. On a vu que des fillettes de quatorze ans déclaraient au cours d'une enquête . «Les garçons sont mieux; ils travaillent plus facilement.» La jeune fille est convaincue que ses capacités sont limitées.

622

...elle se persuade que ses chances de réussite ne sauraient résider que dans sa patience, son application; elle décide d'économiser avarement ses forces: c'est là un détestable calcul. Surtout dans les études et les professions qui demandent un peu d'invention, d'originalité, quelques menues trouvailles, l'attitude utilitaire est néfaste; des conversations, des lectures en marge des programmes, une promenade pendant laquelle l'esprit vogue librement peuvent être bien plus profitables...

623

l'étudiante trop consciencieuse tue en elle le sens critique et l'intelligence même. Son acharnement méthodique engendre tension et ennui:

623

Elle ne connaît pas ces moments féconds où étude et divertissements se confondent, ou les aventures de l'esprit prennent une chaleur vivante.

623

Par suite de ce défaitisme, la femme s'accommode facilement d'une médiocre réussite; elle n'ose pas viser haut. Abordant son métier avec une formation superficielle, elle met très vite des bornes à ses ambitions. Souvent le fait de gagner sa vie elle-même lui semble un assez grand mérite; elle aurait pu comme tant d'autres confier son sort à un homme; pour continuer à vouloir son indépendance, elle a besoin d'un effort dont elle est fière mais qui l'épuise. Il lui semble avoir assez fait dès qu'elle choisit de faire quelque chose. «Pour une femme, ce n'est déjà pas si mal», pense-t-elle.

624

D'une manière générale, la caste supérieure est hostile aux parvenus de la caste inférieure:

624

Ni hommes ni femmes n'aiment se trouver sous les ordres d'une femme.

624

...être femme, c'est sinon une tare, du moins une singularité. La femme doit sans cesse conquérir une confiance qui ne lui est pas d'abord accordée

625

Comme dans ses études, elle manque de désinvolture, d'envolée, d'audace. Pour arriver elle se crispe. Son action est une suite de défis et d'affirmations abstraites d'elle-même. C'est là le plus grand défaut qu'engendre le manque d'assurance: le sujet ne peut pas s'oublier. Il ne vise pas généreusement un but: il cherche à donner ces preuves de valeur qu'on lui réclame. A se jeter hardiment vers des fins, on risque des déboires: mais on atteint aussi des résultats inespérés; la prudence condamne à la médiocrité. On rencontre rarement chez la femme un goût de l'aventure, de l'expérience gratuite, une curiosité désintéressée; elle cherche à «faire une carrière» comme d'autres se bâtissent un bonheur; elle demeure dominée, investie par l'univers mâle, elle n'a pas l'audace d'en crever le plafond, elle ne se perd pas avec passion dans ses projets; elle considère encore sa vie comme une entreprise immanente:

625-626

Elles regardent sans cesse derrière elles pour mesurer le chemin parcouru: cela coupe leur élan. Par ce moyen elles pourront réaliser des carrières honorables mais non de grandes actions. Il faut ajouter que beaucoup d'hommes ne savent aussi se construire que des destinées médiocres. C'est seulement par rapport aux meilleurs d'entre eux que la femme-sauf de très rares exceptions-nous apparaît comme étant encore à la remorque. Les raisons que j'ai données l'expliquent assez et n'hypothèquent en rien l'avenir. Pour faire de grandes choses, ce qui manque essentiellement à la femme d'aujourd'hui, c'est l'oubli de soi:

628

...il est bien tard; faute d'une formation sérieuse, elle ne sera jamais qu'un amateur.

630-631

...l'amateur, au lieu de saisir les mots comme un rapport inter-individuel, un appel à l'autre, y voit la révélation directe de sa sensibilité;

631

Même si elle parle de thèmes généraux, la femme écrivain parlera encore d'elle:

631-632

...le moi n'est pas toujours haïssable. Peu de livres sont plus passionnants que certaines confessions: mais il faut qu'elles soient sincères et que l'auteur ait quelque chose à confesser. Le narcissisme de la femme au lieu de l'enrichir l'appauvrit;

633

...ainsi excellera-t-elle à rédiger des «best-sellers»; mais il ne faut pas compter sur elle pour s'aventurer sur des chemins inédits.

633

C'est avant tout cette modestie raisonnable qui a défini jusqu'ici les limites du talent féminin. Beaucoup de femmes ont déjoué-elles déjouent de plus en plus-les pièges du narcissisme et du faux merveilleux; mais aucune n'a jamais foulé aux pieds toute prudence pour tenter d'émerger par-delà le monde donné.

634

Beaucoup plus intéressantes sont les insurgées qui ont mis en accusation cette société injuste; une littérature de revendication peut engendrer des oeuvres fortes et sincères;

634

Le fait est que la femme traditionnelle est une conscience mystifiée et un instrument de mystification;

635

...cette audace négative nous laisse encore devant une énigme, car la vérité même est ambiguïté, abîme, mystère: après avoir indiqué sa présence, il faudrait la penser, la recréer.

C'est fort bien de n'être pas dupe: mais c'est à partir de là que tout commence; la femme épuise son courage à dissiper des mirages et elle s'arrête effrayée au seuil de la réalité.

637

Le fait est d'ailleurs que la majorité des hommes connaissent les mêmes limitations;

637

L'art, la littérature, la philosophie sont des tentatives pour fonder à neuf le monde sur une liberté humaine: celle du créateur; il faut d'abord se poser sans équivoque comme une liberté pour nourrir pareille prétention. Les restrictions que l'éducation et la coutume imposent à la femme limitent sa prise sur l'univers;

638

...c'est alors que l'individu dans l'ivresse de la liberté et de la découverte apprend à regarder la terre entière comme son fief. Déjà, la femme est naturellement privée des leçons de la violence: j'ai dit combien sa faiblesse physique l'incline à la passivité; quand un garçon règle un combat à coups de poing, alors il sent qu'il peut se reposer sur soi du souci de lui-même;

639

Les contraintes dont elle est entourée et toute la tradition qui pèsent sur elle empêchent qu'elle ne se sente responsable de l'univers: voilà la profonde raison de sa médiocrité.

639

C'est dans l'homme, non dans la femme, qu'a pu jusqu'ici s'incarner l'Homme.

640

Tant qu'elle a encore à lutter pour devenir un être humain, elle ne saurait être une créatrice.

Encore une fois, pour expliquer ses limites c'est donc sa situation qu'il faut invoquer et non une mystérieuse essence: l'avenir demeure largement ouvert.

641

...le fait historique ne saurait être considéré comme définissant une vérité éternelle;

641

La femme libre est seulement en train de naître;

641

...c'est en s'assimilant à eux qu'elle s'affranchira;

643

...ni les hommes ni les femmes ne sont aujourd'hui satisfaits les uns des autres. Mais la question est de savoir si c'est une malédiction originelle qui les condamne à s'entre-déchirer ou si les conflits qui les opposent n'expriment qu'un moment transitoire de l'histoire humaine.

643

...l'humanité est autre chose qu'une espèce: un devenir historique; elle se définit par la manière dont elle assume la facticité naturelle.

644

C'est dire que le drame ne se déroule pas sur un plan sexuel; la sexualité d'ailleurs ne nous est jamais apparue comme définissant un destin, comme fournissant en soi la clé des

conduites humaines, mais comme exprimant la totalité d'une situation qu'elle contribue à définir. 645

Aujourd'hui, le combat prend une autre figure; au lieu de vouloir enfermer l'homme dans un cachot, la femme essaie de s'en évader;

645

Il lui plaît de demeurer le sujet souverain, le supérieur absolu, l'être essentiel;

645

...une caste revendicatrice monte à l'assaut et elle est tenue en échec par la caste privilégiée. Ce sont deux transcendances qui s'affrontent; au lieu de mutuellement se reconnaître, chaque liberté veut dominer l'autre.

645-646

Mais la femme «moderne» accepte les valeurs masculines: elle se pique de penser, agir, travailler, créer au même titre que les mâles; au lieu de chercher à les ravalier, elle affirme qu'elle s'égalise à eux.

646-647

La dispute durera tant que les hommes et les femmes ne se reconnaîtront pas comme des semblables, c'est-à-dire tant que se perpétuera la féminité en tant que telle;

647

...la dévaluation de la féminité a été une étape nécessaire de l'évolution humaine; mais elle aurait pu engendrer une collaboration des deux sexes; l'oppression s'explique par la tendance de l'existant à se fuir en s'aliénant dans l'autre qu'il opprime à cette fin;

649

Le fait est que les hommes rencontrent chez leur compagne plus de complicité que l'opresseur n'en trouve habituellement chez l'opprimé;

648-649

Elle accepte allégrement ces mensonges parce qu'ils l'invitent à suivre la pente de la facilité: et c'est là le pire crime que l'on commet contre elle; dès son enfance et tout au long de sa vie on la gâte, on la corrompt en lui désignant comme sa vocation cette démission qui tente tout existant angoissé de sa liberté; si on invite un enfant à la paresse en l'amusant tout le jour sans lui donner l'occasion d'étudier, sans lui en montrer l'utilité, on ne dira pas quand il atteint l'âge d'homme qu'il a choisi d'être incapable et ignorant: c'est ainsi qu'on élève la femme, sans jamais lui enseigner la nécessité d'assumer elle-même son existence; elle se laisse volontiers aller à compter sur la protection, l'amour, le secours, la direction d'autrui; elle se laisse fasciner par l'espoir de pouvoir sans rien faire réaliser son être.

653

Un monde où les hommes et les femmes seraient égaux est facile à imaginer car c'est exactement celui qu'avait promis la révolution soviétique:

654

...la femme est un produit élaboré par la civilisation; l'intervention d'autrui dans sa destinée est originelle: si cette action était autrement dirigée, elle aboutirait à un tout autre résultat.

655-656

...plus tard, on ne saurait empêcher que la femme ne soit ce qu'elle a été faite et elle traînera toujours ce passé derrière elle; si on en mesure le poids, on comprend avec évidence que son destin n'est pas fixé dans l'éternité. Certainement, il ne faut pas croire qu'il suffise de modifier sa condition économique pour que la femme soit transformée: ce facteur a été et demeure le facteur primordial de son évolution; mais tant qu'il n'a pas entraîné les

conséquences morales, sociales, culturelles, etc. qu'il annonce et qu'il exige, la femme nouvelle ne saurait apparaître; à l'heure qu'il est elles ne se sont réalisées nulle part, pas plus en U.R.S.S. qu'en France ou aux U.S.A.; et c'est pourquoi la femme d'aujourd'hui est écartelée entre le passé et l'avenir; elle apparaît le plus souvent comme une «vraie femme» déguisée en homme, et elle se sent mal à l'aise aussi bien dans sa chair de femme que dans son habit masculin. Il faut qu'elle fasse peau neuve et qu'elle se taille ses propres vêtements. Elle ne saurait y parvenir que grâce à une évolution collective. Aucun éducateur isolé ne peut aujourd'hui façonner un «être humain femelle», qui soit l'exact homologue de «l'être humain mâle»: élevée en garçon, la jeune fille se sent exceptionnelle et par là elle subit une nouvelle sorte de spécification. Stendhal l'a bien compris qui disait: «Il faut planter d'un coup toute la forêt.» Mais si nous supposons au contraire une société où l'égalité des sexes serait concrètement réalisée, cette égalité s'affirmerait à neuf en chaque individu. Si dès l'âge le plus tendre, la fillette était élevée avec les mêmes exigences et les mêmes honneurs, les mêmes sévérités et les mêmes licences que ses frères, participant aux mêmes études, aux mêmes jeux, promise à un même avenir, entourée de femmes et d'hommes qui lui apparaîtraient sans équivoque comme des égaux, le sens du «complexe de castration» et du «complexe d'Oedipe» seraient profondément modifiés. Assumant au même titre que le père la responsabilité matérielle et morale du couple, la mère jouirait du même durable prestige; l'enfant sentirait autour d'elle un monde androgyne et non un monde masculin;

656

...elle ne s'orienterait pas vers la passivité; autorisée à prouver sa valeur dans le travail et le sport, rivalisant activement avec les garçons,

656

...elle s'intéresserait à ce qu'elle fait,

656

...un enseignement sexuel cohérent l'aiderait beaucoup à surmonter cette crise.

657

Ce qui serait surtout profitable à la jeune fille, c'est que ne cherchant pas dans le mâle un demi-dieu-mais seulement un camarade, un ami, un partenaire-elle ne serait pas détournée d'assumer elle-même son existence; l'érotisme, l'amour prendraient le caractère d'un libre dépassement et non celui d'une démission; elle pourrait les vivre comme un rapport d'égal à égal.

657-658

L'agressivité virile n'apparaît comme un privilège seigneurial qu'au sein d'un système qui tout entier conspire à affirmer la souveraineté masculine;

659

...qu'on donne à la femme des responsabilités, elle sait les assumer;

659

...il semble à peu près certain qu'elles accéderont d'ici un temps plus ou moins long à la parfaite égalité économique et sociale, ce qui entraînera une métamorphose intérieure.

Footnotes 1 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard: 1947, Page numbers refer to folio edition.

1 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard: 1947, Page numbers refer to folio edition. 2 Cette théorie est proposée par le docteur LACAN dans les Complexes familiaux dans la formation de l'individu. Ce fait, d'une importance primordiale, expliquerait qu'au cours de son développement le moi garde la figure ambiguë du spectacle . 3 A. BALINT, *la Vie intime de l'enfant*, cf. vol. 1er, p. 89. 4 Voir vol. 1er, p. 89. 5 L'analogie entre la femme et la poupée se maintient à l'âge adulte; en français, on appelle vulgairement une femme une poupée; en anglais, on dit d'une femme parée qu'elle est dolled up . 6 Il y a bien entendu quantité d'exceptions: mais le rôle de la mère dans la formation du garçon ne peut être étudié ici. 7 Sa personne généreuse m'inspirait un grand amour et une peur extrême... dit Mme de Noailles en parlant de son père. «D'abord il m'étonnait. Le premier homme

étonne une petite fille. Je sentais bien que tout dépendait de lui.» 8 Vol. 1er, p. 21. 9 Comblée de répugnance, je suppliais Dieu de m'accorder une vocation religieuse qui me permît de ne point suivre les lois de la maternité. Et après avoir longuement songé aux mystères répugnants que malgré moi je cachais, raffermie par tant de répulsion comme par un signe divin, je conclusais: la chasteté est certainement ma vocation, écrit Yassu Gauclère dans l'Orange bleue. Entre autres, l'idée de perforation lui fait horreur. Voilà donc ce qui rendait terrible la nuit de noces! Cette découverte me bouleversa, ajoutant au dégoût que je ressentais précédemment la terreur physique de cette opération que j'imaginais extrêmement douloureuse. Ma terreur se fût encore accrue si j'avais supposé que par cette voie se faisait la naissance, mais ayant su depuis longtemps que les enfants naissent du ventre de leur mère, je croyais qu'ils s'en détachaient par segmentation. 10 Nous en avons décrit au vol. 1er, ch. 1er, les processus proprement physiologiques. 11 Il y a parfois entre homme et femme une vraie collaboration, où les deux sont également autonomes: comme dans le couple Joliot-Curie par exemple. Mais alors la femme aussi compétente que le mari sort de son rôle d'épouse; leur relation n'est plus d'ordre conjugal. Il y a aussi des femmes qui se servent de l'homme pour atteindre des buts personnels; elles échappent à la condition de femme mariée. 12 On a vu au tome 1er, ch. 1er, qu'il y a une certaine vérité dans cette opinion. Mais ce n'est précisément pas au moment du désir que se manifeste l'asymétrie. c'est dans la procréation. Dans le désir la femme et l'homme assument identiquement leur fonction naturelle. 13 C'est-à-dire non seulement selon les mêmes méthodes mais dans le même climat, ce qui est aujourd'hui impossible malgré tous les efforts de l'éducateur.

(c) 1995 Gallimard